PLAISIR de FRANCE

PROPERTY OF THE
LIBRARY OF THE
OCT 22 1957
WOMAN'S COLLEGE
UNIVERSITY OF NORTH CAROLINA

AOUT 1957

PLAISIR DE FRANCE

(IMAGES DE FRANCE)

Revue mensuelle

DIRECTEUR GÉNÉRAL-RÉDACTEUR EN CHEF : OLIVIER QUÉANT

SOMMAIRE

AOUT 1957 — Nº 226

Éditorial — Pages

ALCESTE PARMI NOUS, par Olivier Quéant.. 1

Un grand voyage

LE DERNIER PARADIS : FATU HIVA, par Francis Mazière 2

Un métier inconnu

ARTISANS DE COQUES ET DE VOILES, par Roger Baschet 12

Un pèlerinage littéraire

ANDRÉ GIDE A CUVERVILLE, par Paul Lorenz.. .. 19

Une enquête au Conservatoire de Paris

LES PREMIERS ROLES DE DEMAIN, par Claude Baignères 24

Une nouvelle inédite

LE BAISER DE LUCE, par Michel Chapuis, illustrée par Françoise Estachy 31

A Roland-Garros

LA LEÇON DE LA COUPE DAVIS 35

De la décoration

LES COMMUNS S'ENNOBLISSENT :

LA BERGERIE DE PAULETTE A GROSROUVRE. 38

LES ÉCURIES DU PRINCE DE CONDÉ EN TOURAINE.. 44

L'itinéraire chez l'antiquaire

DE PARIS A HONFLEUR, par Saint-Sère.. 51

Rythmes du mois

LE THÉATRE, par Robert Kemp, de l'Académie française.. 56

LA MUSIQUE, par Claude Baignères 58

LE CINÉMA, par Marcel Lasseaux 59

LES EXPOSITIONS, par René Barotte 60

LES GRANDES VENTES, par Raymonde Wilhélem.. 62

LES RÉSULTATS DÉFINITIFS DE NOTRE GRAND CONCOURS 1957.. 64

LES LIVRES, par Yves Gandon.. 66

ÉCHOS ET INFORMATIONS

LES DISQUES CLASSIQUES ET CONTEMPORAINS, par Gustave Samazeuilh.

Bernard Buffet, qui a dessiné la rose de notre couverture, présente depuis le 14 juillet, à la Galerie Lucien Blanc, à Aix-en-Provence, les illustrations qu'il a faites pour le livre de Jean Cocteau : la Voix humaine. *Comme chaque année, il exposera à Paris en février, à la Galerie David et Garnier.*

Droits réservés pour tous les articles de ce numéro (textes et gravures). Copyright by *Plaisir de France* 1957. Les manuscrits non insérés ne sont jamais rendus et ne pourront en aucun cas faire l'objet d'une réclamation.

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

La maison

que vous cherchez...

AGENCE DE LA TERRASSE
MAURICE DUSSÉQUÉ
45, Bd CARNOT — LE VÉSINET
Tél. : PRIncesse 08-99 et 09-00 — (S.-&-O.)

Maison landaise, construction 1952... sur le coteau de Meulan !

Très charmante villa accueillante, construite sur caves, entièrement en rez-de-chaussée et comprenant : un living-room de 30 m2 sur terrasse bordant toute la façade, 3 chambres, Cuisine, Bains, Gd confort, Garage, etc., et un joli toit dans un joli site. Verger et parc de **3.000 m2**.

NICE
7, promenade des Anglais
Tél. : 833-29

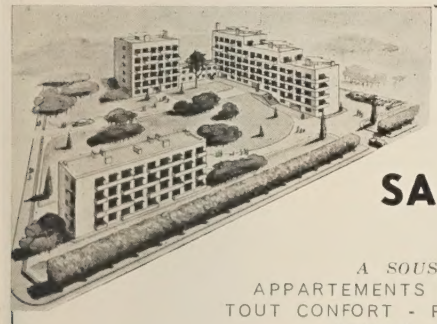
JOHN TAYLOR & SON
FONDÉE EN 1864 — *TÉL. 900.67-68-69*
LA CROISETTE — CANNES (A.-M.)

MONTE-CARLO
20, boulevard des Moulins
Tél. : 010-43

TRÈS JOLIE PROPRIÉTÉ
au-dessus de
VILLEFRANCHE-SUR-MER

Vue imprenable
Belle réception
4 chambres, 3 bains
Garage, Dépendances
Jardin 8.000 m2

Renseignements : TAYLOR, 7, Promenade des Anglais, NICE - Tél. 833.29



La Résidence des Coteaux

SAINT-CLOUD
VAL D'OR

A SOUSCRIRE :
APPARTEMENTS 2 à 5 PIÈCES
TOUT CONFORT - PARC - GARAGES
PRIMES A 600 F.

Distributeurs :
LA FRANCE IMMOBILIÈRE
9, rue Boissy-d'Anglas, Paris 8e (Concorde) ANJou 17-55

A VENDRE EN PÉRIGORD

BEAU DOMAINE
51 hectares
près bourg et chef-lieu de canton
très bon accès
Élevage, polyculture, bois.

JOLI CASTEL
8 pièces, tout confort
2 salles de bains, chauffage central
Parc ombragé
Dépendances excellent état
Cheptels vif et mort
Affaire en Société

Nombreuses autres affaires en tous genres
(propriétés avec demeures de caractère et résidences d'été)
Documentations détaillées avec plans et photos sur demande.

René CHASTAND
BERGERAC (Dordogne)
25, rue du Pont-Saint-Jean
Tél. : 11-03 - Boîte Postale n° 45

Les conditions d'insertion dans cette rubrique seront communiquées sur demande adressée à : PLAISIR DE FRANCE, 13, rue St-Georges, PARIS.

AIR DE CHASSE

Cadeaux et bibelots
de chasse et de campagne

8, rue des Saints-Pères
Paris Lit. 65-68

•

Chenets XIX^e s. : 12.000 frs la paire

L. MIRO

Expert près le Tribunal Civil de la Seine
15, rue Laffitte, Paris - 9^e - Pro. 58-59

Spécialité de TIMBRES rares et classiques et de pièces de qualité de tous les pays

•

Achat de collections aux plus hauts prix

Organisation de VENTES sur OFFRES

DISQUES CLASSIQUES ET CONTEMPORAINS

PATHÉ-MARCONI, encouragé par son succès, poursuit la publication de sa série luxe-standard, hommage mérité à de grands disparus. Voici d'abord « l'intégrale », comme on dit aujourd'hui dans le monde du disque, des *Sonates* pour piano et violon de Beethoven qui, sous l'archet souverain de Fritz Kreisler et avec le digne partenaire qu'est Franz Rupp, constitue un document de premier ordre pour les interprètes actuels. Son brillant confrère, David Oistrakh, dûment secondé par l'orchestre Philharmonia de Londres, doit être loué pour nous avoir rendu la *Symphonie espagnole* d'Edouard Lalo, sans la suppression aussi traditionnelle qu'injustifiable du charmant intermezzo. Cela seul suffirait à garantir à cette gravure une place de choix dans les discothèques. J'en dirai autant pour le repiquage opportun du *Concerto* pour piano de Schumann et des *Variations symphoniques* de César Franck, avec un protagoniste de la maîtrise du regretté Yves Nat, pour les premier et troisième *Concertos* de Saint-Saëns, qui ne valent pas évidemment les trois autres, mais méritent tout de même d'être tirés de l'oubli sous les doigts étincelants d'une Jeanne-Marie Darré, pour *le Troisième Concerto* de Rachmaninoff, où Emile Guillels trouva l'occasion de mettre en lumière sa fougue et son éclatante virtuosité. Sans oublier quatre *Concerti* pour cordes de Pergolèse par les *I musici,* je cite à l'honneur le disque adossant, si j'ose ainsi parler, *la Première Symphonie,* de Beethoven, enfin jouée selon son véritable esprit et non « mozartisée » avec excès, et la deuxième ouverture de *Léonore,* si généralement annonciatrice, sous la baguette, hélas ! irremplaçable aujourd'hui, du grand artiste que fut Wilhelm Furtwaengler, avec la Philharmonie de Vienne. De son côté, l'Orchestre national de la radio française, dirigé par Charles Bruck, accouple *la Troisième Symphonie,* qui n'est pas, à mon sens, la meilleure, et *l'Ouverture* op. 42, plus accessible à l'auditeur moyen, de Serge Prokofiev. Citons encore *la Suite d'orchestre,* tirée par Janacek de son délicieux *Renard rusé,* qui vient de triompher au théâtre Sarah-Bernhardt, puis, avec le jeune chef André Vandernoot et notre orchestre du Conservatoire, *la Première Sérénade* de Brahms.

Tout en signalant aux amateurs la parution, chez Cetra, de toute une série d'opéras italiens célèbres, de Bellini à Puccini, à des conditions avantageuses, je vous recommande, chez Decca, une belle gravure de la monumentale *Cinquième Symphonie,* d'Anton Bruckner, et des fragments orchestraux du *Crépuscule des Dieux,* par Hans Knappertsbuch et l'orchestre de Vienne. Chez R. C. A., avec un autre flot d'opéras italiens, un disque un peu hétéroclite rassemblant *le Poème* de Chausson, *le Rondo capriccioso* de Saint-Saëns et des fragments de *Roméo et Juliette* de Berlioz, par David Oistrakh, Charles Munch et l'orchestre de Boston. Tirons hors de pair deux émouvants legs d'Arturo Toscanini, vraiment dignes de son génie d'interprète et du soin méticuleux avec lequel il surveillait ses enregistrements. Le premier nous rend les bruissantes *Fontaines* et les généreux *Pins de Rome,* de Respighi, dans la vérité de leur esprit. Le second nous fait revivre de façon saisissante les mille jeux où se complut la maîtrise de Richard Strauss dans son *Don Quichotte,* pour conclure sur une page magnifique où s'épanouit le beau son de violoncelle du soliste Franz Miller.

Chez Ducretet-Thomson, retenons *le Deuxième Concerto* de piano, avec comme soliste l'excellente Geneviève Joy, et *les Miniatures persanes* où le compositeur iranien A. Hossein montre ses pouvoirs évocateurs la dynamique *Symphonie* pour cordes et *le Concerto de camera,* d'Arthu Honegger, par l'orchestre du Sud West Funk dirigé par Ernest Bour et, avec *les Corps glorieux,* la suite des œuvres complètes d'orgue d'Olivie Messiaen présentée par l'auteur, est-il besoin de le dire, de la façon l plus adéquate.

Chez Philips, voici une très intéressante gravure de deux scènes impor tantes de *l'Antigone,* de Carl Orff, déjà notoire outre-Rhin et trop pe connue chez nous, avec des interprètes tels que : Christel Goltz, Herman Uhde, Joseph Greindl, les chœurs et l'orchestre de l'Opéra de Vienne, *l Neuvième Symphonie* de Bruckner, propice aux solides qualités d l'orchestre hollandais de Concertgebouw et de son chef Edouar van Beinum puis, dans la pratique collection des Classiques pour tous *la Mer* et *Ibéria* de Debussy, par Mitropoulos et Ormandy, des *Danse* et *Goyeseau* de Granados, par Edouard del Pueyo, dont le sort es assuré, ainsi que celui du dernier disque de la musique de piano d Debussy par Robert Casadesus avec *Les Préludes* et *Childrens corner.* D son côté, Deutsche Grammophon poursuit sa collection d'extrait wagnériens avec des fragments de *Tannhauser,* de la *Valkyrie* et d *Crépuscule des Dieux* où, secondées par l'orchestre wurtembergois d Ferdinand Leitner, les belles voix de Léonie Rysanek, de Wolfgane Windgassen, de Joseph Greindl s'épandent largement. Je veux y ajoute en élégants petits disques des fragments des *Saisons* de Haydn, par de effectifs berlinois qualifiés, dirigés par Ferenc Friczay et *des Motet religieux,* d'Hindemilh, de belle et sobre tenue, confiés au lumineu soprano d'Irmgard Seefried. Autre disque de chant méritant mentio spéciale, aux Discophiles français, comme toujours soucieux de la qualit de leur présentation : *les Chants et Danses de la Mort* et l'impression nant *Sans Soleil* de Moussorgski, dont Robert Titze et Walter Boh mettent en valeur toute la portée poétique.

Au Chant du Monde, Pierre Barbizet nous donne avec sa musicalit coutumière quelques *Pages célèbres* de Liszt. Erato s'honore en fixan sur la cire dans les meilleures conditions le *Te Deum* d'Esprit Blanchard un des plus grands musiciens religieux du XVIII^e siècle, trois œuvres d'or chestre de Chevalier de Saint-Georges, de Guénin et de Bertheaume contemporains de Mozart ; puis, un charmant disque vocal contempo rain dû à l'ensemble Jean-Paul Kreder, réunissant *le Noël* de Debussy *la Messe basse, le Ruisseau* de Fauré, *le Madrigal aux Muses* de Rousse *la Ronde des fées* de Pierné.

Enfin, chez Véga, *le Premier Concerto* pour piano de Beethoven, où l jeune pianiste Baldira Skoda montre ses dons, *le Deuxième Trio* d Schubert, généreux et un peu prolixe, avec Jean Fournier, Antoni Janigro et le même Baldira Skoda, et vingt-quatre *Préludes* pour pian de Kabalewski, bien écrits sinon très personnels, que Nadia Reisenber joue en virtuose accomplie. La dramatique *Symphonie n° 5* de Chosta kowitch, remarquablement traduite par Arthur Rodzinski, et *le Ba Masqué* de Francis Poulenc, savoureusement distillé par Pierre Berna et l'auteur, complètent un substantiel envoi.

GUSTAVE SAMAZEUILH

LE COURRIER DES LECTEURS

Cyrano à Mauvières.

A la suite de l'article de Gérard Bauër sur la vallée de Chevreuse paru dans notre numéro de juin, le comte de B..., propriétaire du château de Mauvières, nous écrit :

« Ce n'est pas un oncle de Cyrano mais son grand-père, Savinien de Cyrano, qui acheta Mauvières et le fief de Bergerac (aujourd'hui appelé Sous-Forêt) à Thomas Fortboys, en 1582, afin de se rapprocher de sa sœur Catherine de Cyrano, qui habitait à Sous-Forêt, la petite propriété de la Begnongnière (actuellement « Pré Joli » qui appartient à Mme de Maublanc (Elisabeth Arden). La terre de Mauvières prit le nom de fief de Mauvières et de Bergerac au XVe siècle, lorsque les sires de Bergerac en firent l'acquisition en 1450 et y habitèrent jusqu'en 1576, date à laquelle Dauphin de Bergerac vendit Mauvières à Thomas de Fortboys, qui revendit Mauvières six ans plus tard à Savinien de Cyrano, grand-père de Cyrano de Bergerac. Abel de Cyrano n'était pas l'oncle de Cyrano de Bergerac, mais son père, qui hérita de Mauvières à la mort de Savinien de Cyrano. Mauvières était un fief de la châtelaine de Chevreuse, mais il est inexact de dire que le duc de Chevreuse (Charles de Lorraine) en fit don à la famille de Cyrano. »

ÉCHOS et INFORMATIONS

Le château de Lunéville.

Un nouveau spectacle « Son et Lumière » vient d'être monté au château de Lunéville, ce petit Versailles qu'on ne connaît pas assez. Sous le titre « Les grands chevaux de Lorraine », Jean-François Noël, auteur du texte, retrace, en un raccourci dramatique, les péripéties de la réunion de la Lorraine à la France, dans le cadre du château : quand celui-ci naît, cette réunion est imminente,

1702 ; quand il meurt, comme demeure princière (1766), elle est accomplie. Mais, dans l'intervalle (1702-1766), que d'incidents diplomatiques, tragiques, comiques, entre une splendeur française qui attire et une fidélité lorraine qui ne se résigne pas à mourir... à un moment où la société goûtait avec tant d'insouciance la douceur de vivre ! La musique est de J.-W. Garrett. *(Phot. Almasy.)*

Une inauguration.

Les antiquaires Bresset et Fils, spécialistes de la Haute-Époque et du Moyen Age, ont inauguré, 79 rue des Saints-Pères, leur nouveau magasin, qui complète celui du quai Voltaire déjà bien connu des amateurs d'art.

Une exposition Louise-Edmée Chevalier.

En juin dernier, dans son atelier de la rue Joubert, Louise-Edmée Chevalier présentait ses œuvres : parmi les plus anciennes, des santons colorés et des poupées étrangères fixées dans des attitudes typiques, d'épais plateaux de table en céramique gravée, des plats et objets usuels, des panneaux muraux et des statuettes. Puis une création récente : un sol en dalles de ciment gris jointes à la manière d'un puzzle, et sur lesquelles sont incrustées de minces plaques de céramiques aux couleurs vives. Ce sol convient aux terrasses, jardins d'enfants, salles de jeux et de séjour des maisons de campagne. Il peut même animer une grande pelouse.

Souvenirs du pays.

A l'occasion de l'Exposition de Bruxelles, l'Association Qualité-France, que préside M. Maurice Guernier, a pris la très heureuse initiative de lutter contre le mauvais goût d'un si grand nombre d'objets vendus à Paris ou en province à titre de souvenirs du pays. Le Touring-Club appuiera cette croisade et un jury décernera des compliments ou des blâmes aux fabricants ou artisans, suivant les qualités d'esthétique des objets soumis.

Exposition d'art sacré à Valence.

La belle exposition d'art sacré présentée de mai à juillet au musée de Valence est prolongée jusqu'au 15 août. Les touristes pourront ainsi, au cours d'une étape, admirer des trésors d'art la plupart du temps ignorés parce que dispersés dans les villages, dans les églises et souvent dans des collections particulières. L'exposition embrasse six siècles : du XIIIe au XIXe.

Portugal, un vieux pays tout neuf.

Tel est le titre et le thème de l'exposition que l'on peut actuellement voir à la Casa de Portugal, dans les nouveaux locaux de la rue Scribe qu'inaugurèrent avec faste le 3 juillet dernier S. E. Marcello Mathias, ambassadeur du Portugal à Paris, et le docteur Eduardo Brazao, secrétaire national de l'Information.
Ces nouvelles installations méritent d'ailleurs à elles seules une visite. La décoration intérieure est due au décorateur français Lucien Donnat qui, vivant à Lisbonne depuis de longues années, s'est pénétré de l'art portugais avec un goût très rare. On remarquera également la façade si originale signée par Jorge Barradas, maître céramiste, ainsi que la grande tapisserie qui a été exécutée d'après un carton du peintre Carlos Botelho.

A propos d'une inauguration.

Le Comité international de la Rayonne et des Fibres synthétiques peut aujourd'hui se prévaloir, pour recevoir ses membres qui se donnent volontiers rendez-vous à Paris, de posséder des bureaux à la mesure de sa grande et belle entreprise. M. de Précigout, président du Comité international, en fit pour la première fois les honneurs le mois dernier à des représentants diplomatiques de plusieurs pays et de hautes personnalités françaises de la politique et de l'industrie, en présence de nombreux membres du C. I. R. F. S. ainsi que des représentants de la presse française et étrangère, à l'occasion d'une cérémonie brillante suivie d'une réception donnée sur les terrasses du 31 de la rue de Courcelles.

Prologue à l'Exposition Universelle de Bruxelles 1958.

A l'occasion du passage à Paris du baron Moens de Fernig, commissaire général du gouvernement belge à l'Exposition de Bruxelles 1958, M. et Mme Benoit Devos ont donné une élégante garden-party dans leur belle propriété des environs de Chantilly. M. Devos, qui est président du Comité franco-belge de Propagande pour l'exposition, avait sur le tapis vert que borde la forêt tenu à créer un premier contact entre les personnalités belges et françaises qui auront à collaborer pour la mise au point d'une manifestation dont l'importance se révèle considérable.

DANS L'ÉDITION

■ Gérard Mourgue, dont nous avons publié en avril un Chemin de la Croix fort remarqué, vient de se voir décerner le Prix de la France latine (Prix Jean Cibié) pour son dernier roman : *Château-Fer* (La Table Ronde, édit.). Il va faire paraître son prochain livre : *Journal de Don Juan*, dans la collection des « Libelles », chez Fasquelle.

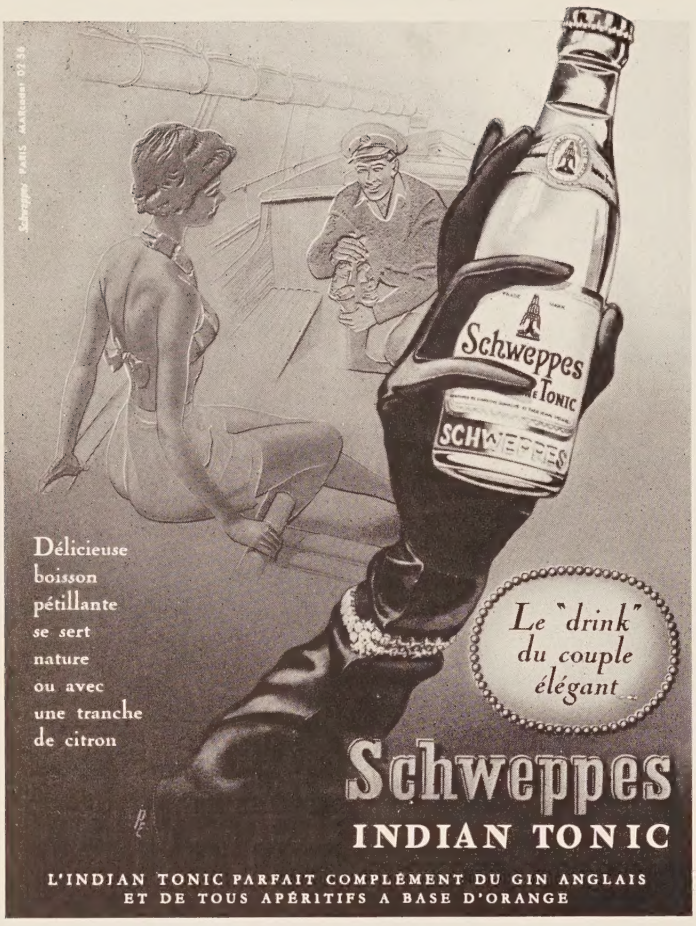
■ Marcel Brion dans un petit ouvrage illustré de plus de quarante pages en couleurs, *la Peinture moderne, de l'impressionnisme à l'art abstrait* (Édit. d'art Somogy, Stuttgart), trace un panorama des différentes écoles qui ont contribué à la révolution esthétique de notre siècle. Par des vues rapides, presque schématiques, il aide à suivre le développement d'un art qui peut parfois paraître désordonné, mais qui procède d'une volonté commune.

■ Gérard Van der Kemp, conservateur en chef du musée de Versailles, et Jacques Levron, conservateur en chef des archives de Seine-et-Oise, publient un bel ouvrage, abondamment illustré : *Versailles, les Trianons* (Arthaud, édit.). Ils y montrent comment des « divertissements architecturaux » sont, par leur perfection, devenus l'image même de l'art du grand siècle et évoquent la vie familière des murs et des jardins. Ils ressuscitent Versailles.

■ *L'Encyclopédie des jardins* (Larousse, édit.), réalisée sous la direction de Maurice Coutanceau, professeur à l'École nationale d'horticulture, est un bel ouvrage où sont traités tous les problèmes intéressant l'amateur et même le spécialiste, depuis la création des jardins d'agrément, potager, fruitier, jusqu'à leur entretien. D'innombrables sujets y sont abordés tels que la vie, la multiplication et les maladies des plantes, l'aménagement des serres, des jardins méditerranéens, etc.

■ Les Éditions universitaires viennent de publier, dans leur collection « Témoins du XXe siècle » : *Rouault*, de Bernard Dorival ; *Toulouse-Lautrec*, de Claude-Roger Marx ; *Picasso*, de Pierre Descargues. Dans leur collection « Classiques du XXe siècle », elles ont réédité : *Malraux*, de Pierre de Boisdeffre (20e mille) ; *Saint-Exupéry*, de Jean-Claude Ibert ; *Sartre*, de R.-M. Albérès ; et *Valéry*, d'Edmée de la Rochefoucauld. Elles vont publier incessamment une étude consacrée au *douanier Rousseau*, par H. Perruchot.

■ Régis Manset et Pierre Macaigne ont associé leur talent et leur verve pour publier aux éditions C.I.P. un album aimablement satirique intitulé *Deauville en liberté*.
Dans cet ouvrage - que rechercheront les bibliophiles - on retrouve non sans plaisir certaines des personnalités qui illustrent chaque année la "saison" de la côte Normande.



TISSU - *Bouquet n° 2 sous* - PAPIER PEINT - *Petite Valse* -

NOBILIS PAPIERS PEINTS DE "DISTINCTION"

SUZANNE FONTAN PERCALES IMPRIMEES

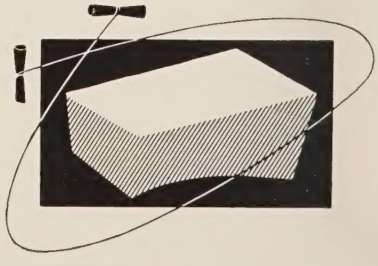
chez tous Décorateurs « de classe »

ET 29, RUE BONAPARTE, PARIS VI° - DAN 94-95

...rien

Aliment frais, naturel et savoureux, le beurre produit du LAIT, donne à l'organisme ses vitamines de santé : c'est le secret de la cuisine saine, succulente et ÉCONOMIQUE ... il en faut tellement moins ! D'ailleurs, tout le monde est bien d'accord, rien

ne remplace le beurre,



LAIT - BEURRE - FROMAGE

Produits SAINS - NATURELS - SAVOUREUX

HAVAS. MB. 9-2

ALCESTE PARMI NOUS

J'ai fait un rêve : Alceste était là, près de moi. Il avait troqué son habit de velours amarante pour un costume Prince de Galles gris, son jabot de dentelle pour une cravate de tricot — verte, naturellement. Mais il ne s'était point départi de son humeur bougonne, pas plus qu'il n'avait tempéré sa nature encline aux prompts emportements.

Alceste parmi nous ! Et, tandis que je courais à sa suite, comme il s'indignait déjà contre certains travers, bien vite je lui dis que Paris n'en avait point le monopole : tous ces faits qui allaient — j'en avais peur — le choquer pouvaient aussi bien, et peut-être encore mieux, être observés dans des villes étrangères d'où tout un faux progrès a déferlé sur nous.

Dans la rue, face à une palissade qui était là — je ne le lui dis pas — depuis trois ans, il tomba en arrêt, considérant des affiches. Je lui expliquai, avec des mots et des gestes — car certains des premiers étaient nouveaux pour lui — que l'une incitait les passants à acheter une machine à laver, l'autre à boire une eau minérale, celle-ci à acquérir une automobile payable en deux ans, celle-là à faire un voyage en Corse. « Pourquoi, objecta-t-il, dans chacun de ces cas multiples représente-t-on une femme à demi nue ? »

J'allais répondre quand il pointa le doigt vers une ultime affiche. Quand je lui eus appris ce qu'était un « strip-tease », il déclara : « De notre temps, les hommes n'avaient pas besoin de cela ! » Mais un kiosque à journaux, tapissé de gazettes, retint son attention. Il voulut effeuiller l'immense marguerite, cueillit au hasard, regarda et vit. Une photographie montrait une princesse qui, pour reposer quelques instants son pied, l'avait furtivement sorti de sa chaussure. Sous l'image, il lut : « Le photographe veillait ! ». Atterré, il laissa de ses mains tomber le journal et lentement dit : « Veiller... Un des plus beaux mots de la langue française. La mère veille sur le sommeil de son enfant. Un homme veille son père mort. Le soldat veille au créneau. Saint Louis veillait avant le départ pour la Croisade... Sur quoi donc ce photographe « veillait-il » ? Sur la moindre défaillance d'une femme qu'il fallait se hâter d'exploiter pour la livrer en pâture à des millions d'individus ? »

Tournant la page, il nota qu'une célèbre actrice de cinéma, parce qu'elle attendait un enfant de son quatrième mari, avait dû renoncer à jouer un rôle qui lui aurait rapporté environ cent millions. Cent millions ! Alceste ne comprenait pas. Mais moi, je pensais, devant ce chiffre de gain, à nos présidents de cours d'assises, à nos colonels, à nos professeurs en Sorbonne.

Quittant Paris, Alceste voyagea. Il visita des capitales, franchit des océans. En route, il m'écrivit : « Malgré votre ONU et votre UNESCO qui se proposaient d'abattre les frontières et de fondre entre elles les races, partout j'ai trouvé un nationalisme ardent. De tous les pays, la France est le moins chauvin : et pourtant ce nom — il me semble — Nicolas Chauvin, était celui d'un brave soldat de la République et de l'Empire. En France, on n'en veut plus. »

« J'ai appris au cours de ma randonnée que plus de cinquante nations souhaitaient participer à cette magnifique exposition universelle qui s'ouvrira, à Bruxelles, au printemps prochain, et que toutes, celles du Proche-Orient, celles des deux Amériques, qu'elles aient à leur tête une reine, un dictateur ou un præsidium, suppliaient qu'on leur louât des hectares de terrain. Pourquoi ? Pas seulement pour y exposer et y vendre des automobiles, des robes et des vins, du pétrole, des avions et des tissus ; mais pour y glorifier l'âme de leur patrie, sa langue, son folklore et ses coutumes, ses arts et sa littérature : pour y faire de la propagande nationale. » Et Alceste d'ajouter : « La France est aujourd'hui le pays le moins nationaliste. »

Il revint à Paris, faisant de la tête le signe : Non ! Et comme je m'enquérais des causes de ce refus, voici ce qu'il me répondit : « Dans les salons et dans les bureaux, dans les dîners mondains et les conférences de presse, partout j'ai vu la prostitution. » Comme je m'étonnais, il précisa : « Celle des esprits et celle des cœurs » ; et il ajouta : « Dans ces lieux, j'ai vu sévir la loi du donnant-donnant, j'ai vu s'étirer la « chaîne du troc ». Je n'ai observé que rarement l'acte gratuit, celui qui n'est ni un prêt, ni une avance, ni une manœuvre, ni un marché ; l'acte magnanime, anneau de la vraie chaîne : la chaîne d'amour... »

Je le trouvai sévère. Mais, le front bas, Alceste conclut : « Je préfère, dans votre monde actuel, la compagnie des « petits » au commerce de certains « grands ».

Je réfléchis. Alceste : un négatif. Mais dire non à une invasion, n'est-ce pas déjà un peu agir ? C'est prendre parti pour la résistance. N'y faut-il pas — je me posai la question — un certain courage ?

Dans la pièce de Jean Anouilh, quel est le vainqueur ? Est-ce Créon, qui dit oui ? Est-ce « Antigone », qui dit non ?

Olivier Quéant

LE DERNIER PARADIS

PAR FRANCIS MAZIÈRE

Une heureuse nouvelle : la construction d'un aéroport à Papeete nous permettra bientôt d'aller à Tahiti en fin de semaine ! D'ici là, une ligne hebdomadaire effectue les escales suivantes : Paris, Athènes, Beyrouth, Karachi, Saïgon, Port Darwin, Nouméa et Auckland, d'où l'on atteint les terres de félicité. Assurée sans changement d'appareil, il n'est pas de plus longue ligne au monde (21.600 km.) et nous la doublons d'un voyage dans la légende...

Pour certains royaumes, il n'y aura plus qu'un voyage dans la légende. Les avions survolent les îles du Pacifique, les navires sans mâts déversent le bruit de leurs machines sur les rivages des mers du Sud, et la Nouvelle Cythère, découverte par M. de Bougainville, risque d'apporter une cruelle déception à ceux qui tentent de s'évader de notre époque dans un monde proche de l'aurore. Car « le dernier paradis se meurt », selon la phrase désenchantée d'Alain Gerbault. Il y a cependant une chose que notre civilisation ne saurait étouffer, un miracle perpétuellement renaissant, la lumière des « Isles », la même lumière qui découvrit ce paradis aux naufragés du Tiki, trente siècles avant nous.

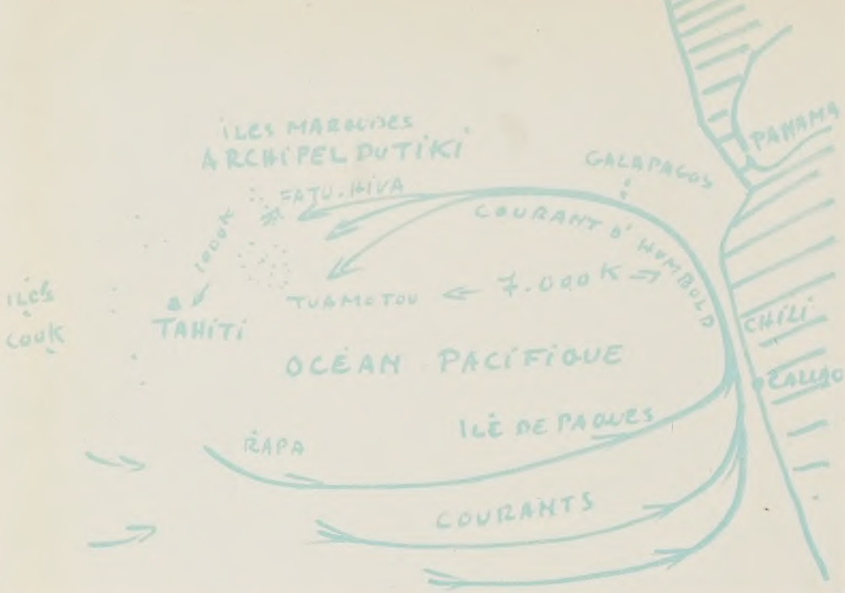
Mon métier d'archéologue m'a permis de retracer le fabuleux voyage qui poussa les hommes d'Amazone à la conquête des mers du Sud. Comme eux, aussi malaisément qu'eux, un long parcours à travers les forêts d'Amazonie m'a conduit dans les archipels protégés des siècles, sauvegardés longtemps par la peur qu'inspirait l'énorme océan, pacifique pour Magellan, impitoyable au plus grand nombre des pirogues et des goélettes éventrées sur la myriade des récifs.

— Nous sommes venus par la mer. D'autres ont continué le voyage sur la mer, à la poursuite du soleil couchant. Un homme rouge du Tumuc-Humac, un Indien encore libre, parlait ainsi, une nuit, près du feu, dans la forêt étouffante, et j'ignorais alors que cette phrase allait me jeter à mon tour dans la même aventure, à la même recherche séculaire. Vers le soleil couchant... Pourquoi, depuis la civilisation mégalithique des hommes de Quiberon, qui laissèrent sur la presqu'île le témoignage de leur marche dans une allée de menhirs, jusqu'aux hommes des archipels de la Polynésie Orientale, pourquoi retrouve-t-on partout, sous un fond de culture semblable, l'histoire ou le symbole des migrations qui poussèrent l'humanité d'est en ouest ?

J'étais déjà persuadé que la majeure partie des îles du Pacifique avaient été peuplées par des tribus venues du continent américain. Avec Thor Heyerdal, j'étais presque le seul à croire à une pareille hypothèse, combattue par la difficulté même de l'entreprise : huit mille kilomètres d'océan et de tempêtes séparent des côtes américaines les premiers archipels de Polynésie. La thèse officiellement admise par les pointeurs de la mappemonde écartait du peuplement de ces îles les populations précolombiennes.

Mais la résistance d'Alain Bombard témoignait en faveur de l'hypothèse, et l'exploit du *Kon-Tiki*, que je considère comme la plus prodigieuse aventure de notre temps, affermit ma conviction. Puisqu'un radeau norvégien aussi rudimentaire que les embarcations millénaires — des troncs de balsa ligaturés avec des fibres d'écorce d'arbre (le mapé) — avait réussi à franchir la même immensité, la navigation précolombienne devenait possible. L'équipage du *Kon-Tiki* avait eu des prédécesseurs.

Il y a quatre mille ans, des Indiens chassés d'Amérique trouvaient à Fatu-Hiva (à gauche) le paradis dont ils rêvaient et qui était habité par des noirs. Ils s'y fixèrent. Ci-dessus : *silex poli qui servait à aiguiser leurs haches de pierre.*



COMME L'ÉQUIPAGE DU « KON-TIKI »

C'est sur des radeaux à la dérive, en utilisant les courants, que les émigrants exténués atteignirent l'archipel des Marquises auquel ils donnèrent le nom de leur dieu, le soleil : Tiki. Situées à 6.000 kilomètres à vol d'oiseau du littoral sud du Mexique, ces îles ne purent être atteintes qu'après une laborieuse navigation de 8.000 à 10.000 kms.

1.

2.

DANS LES VALLÉES SACRÉES

Ce colosse en lave (1) qui gît à Fatu-Hiva, de l'autre côté du monde, pourrait aussi bien figurer sur les bords du Nil, à côté des statues des pharaons, tant sa beauté en est proche. L'énorme tête (2) est celle d'une femme en gésine. Le cimetière des sacrifices humains (3), avec ses crânes suspendus, se trouve à l'intérieur d'un gigantesque « hora ».

LE BERCEAU DE LA CRÉATION

La vie a rarement pris des formes aussi radieuses que celles de l'enfance polynésienne. Voici des êtres encore blottis dans le berceau de la création. Leurs yeux contiennent les premiers émerveillements. Qu'ils regardent naître une fougère arborescente, qu'ils s'appuient à un cocotier ou qu'ils jaillissent de la mer, ces enfants font croire que l'homme est né beau et bon.

Qui étaient ces hommes? Combien d'entre eux eurent-ils la chance de toucher terre, et où abordèrent-ils? On admet que quatre mille ans avant le Christ la partie de l'Amérique centrale qui se trouve entre le Pérou et le sud du Mexique était le berceau d'une race très évoluée : les Olmèques connaissaient le calendrier et construisaient des pyramides. Refoulés dans les forêts par l'invasion des Mayas et des Aztèques, la barbarie des conquérants les aurait obligés à quitter ce dernier asile. C'est alors qu'ils se seraient confiés à leur dieu, le Soleil, le poursuivant sur la mer jusqu'au couchant.

Regardons sur la carte le défi de ces récifs éparpillés comme des étoiles brisées. Imaginons les fugitifs errant à l'aventure, dans ce labyrinthe mortel aux pirogues. Où retrouver leurs traces? Il me fallut plus de deux ans pour découvrir la petite île de Fatu-Hiva, l'une des plus isolées du Pacifique, située à mille kilomètres au nord-est de Tahiti et à plus de sept mille kilomètres des côtes américaines. Premières îles aperçues par les hommes des radeaux, archipel auquel nous avons donné le nom pimpant d'Iles Marquises et qui n'est autre que l'antique archipel du Tiki, groupant les Iles du Soleil. Le destin a voulu que dans l'isolement et le silence de ces terres de feu s'éteigne à jamais la religion de la lumière.

Car Fatu-Hiva est un îlot de lave, presque aussi grand que Paris, un cratère basculé dans l'océan. Toute sa côte orientale n'avait jamais pu être pénétrée par les Blancs. Pourquoi cette interdiction? D'après la légende, sept vallées sacrées renfermaient là les tombeaux-pirogues des anciens rois. Je dus lutter trois mois pour franchir la barrière abrupte du cratère qui barre l'accès de cette côte, trois mois de prospection dans les falaises qui s'élèvent à près de neuf cents mètres. Humblement,

SANS DÉSIR DE RETOUR

Toute nostalgie expire ici, sur les grandes plages de sable blanc où les voiles des bateaux ont les couleurs et les dessins des paréos. On n'est pas surpris par la familiarité des oiseaux qui viennent se poser sur les chevelures comme des parures palpitantes, et l'on trouve naturel que la main qui plonge dans le lagon ramène des bijoux de nacre.

je devais retrouver cette école de la patience et du silence, apprendre ce nouveau métier de l'homme des vallées de lave, si différent de ma vie dans les marécages d'Amazone.

Des cinq mille habitants qui peuplaient l'île avant l'arrivée du capitaine Cook, trois cent vingt subsistent, certes défigurés au contact de notre trop récente civilisation, mais gardant farouchement les secrets de leur race. Le chemin des tombeaux nous demeurait interdit. Après maintes tentatives vaines, nous débouchâmes enfin sur le cirque des sept vallées. Coincées entre les parois à pic et dominées par la lèvre du cratère, elles s'ouvraient devant nous, livrant leur inestimable trésor : cent cinquante sépultures enfouies sous les lianes ou ancrées dans les failles des falaises. Les pirogues-cercueils, orientées selon les directions solaires, continuaient de naviguer par delà la mort vers le septième ciel de la croyance.

Pour l'ultime voyage, le peuple du Tiki avait choisi le refuge des mêmes baies où les ancêtres abordèrent, épuisés mais ivres d'espoir. C'est là que Tahua-Eke, le dernier grand-prêtre du soleil, s'était éteint à son tour sans accepter la domination blanche et le catholicisme, auquel la Polynésie s'était convertie. On l'avait enseveli sous sa chappe de plumes rouges, comme le manteau de l'Inca, tenant dans sa main droite l'éventail royal à manche d'os humain sculpté.

Nous étions en présence des hommes aux « longues oreilles » qui taillèrent dans les monolithes de lave ces figures dont le regard immense semble s'être figé à l'origine du jour. Ces Longues-Oreilles, dont l'Amazonie se souvient encore dans la nuit de la forêt, et dont les

habitants de l'île de Pâques gardent le secret des statues géantes. Leur art grandiose, ne pouvant être détruit, fut annexé, comme leur terre, par les conquérants Mayas. Pour eux, derniers survivants des Olmèques, ils emportèrent sur leurs radeaux l'image de leur dieu, celui qui devait les aider à reconstruire la patrie sur une autre terre.

Après les incalculables jours de dérive, ils prirent possession de ces îles alors peuplées de Mélanoïdes. Vainqueurs des noirs, ils se mélangèrent avec les filles des vaincus, pour transmettre la vie, car seuls les hommes avaient pu quitter le continent, soit que leurs femmes aient été retenues par les Mayas, soit qu'elles n'aient pu supporter les épreuves de la traversée. Les nouveaux insulaires édifièrent parmi les gigantesques éboulis du volcan les derniers temples du Soleil et creusèrent leurs tombeaux dans les abris les plus escarpés des falaises, s'éloignant ainsi des hommes à qui ils léguaient le testament très pur de leur passage sur la terre. Ils pouvaient poursuivre leur route vers l'Havaïki, le Paradis aux sept cieux du bonheur, correspondant aux sept gestes de la création.

Pour eux, un cercle figurait le soleil, un carré représentait la vie. Ils possédaient des arcs et des flèches. L'arbre à pain, cette manne qu'on ne trouve qu'en Polynésie, constituait la base de leur nourriture, à quoi s'ajoutaient la pêche et la chasse, surtout du cochon sauvage. Ils sculptaient à même le roc et ils bâtissaient. Leurs pyramides ne sauraient être comparées à celles d'Égypte, mais la structure en est la même, et les pierres qui les composent, cassées dans la lave, pèsent chacune près d'une tonne.

Leur croisement avec les femmes noires a donné une race indécise, dont les cheveux sont tantôt lisses et tantôt crépus, le nez fin ou évasé. Ils tenaient l'enfant pour sacré, irresponsable de tout, jusqu'à sa puberté. A douze ans, deux rites lui enseignaient la souffrance : la circoncision et le tatouage. Si la tribu était commandée par une femme, celle-ci avait le droit de prendre autant de maris qu'elle avait besoin d'auxiliaires. La polygamie n'était pas autrement admise. Le culte du soleil comportait des sacrifices humains. Plusieurs pierres disposées en guillotine montrent encore l'emplacement des immolations. Un couteau de bambou tranchait les têtes. J'ai découvert au flanc de la falaise, suspendus par des fils de coco, des crânes enveloppés dans des mouchoirs de « tapa ». C'étaient les têtes des suppliciés, victimes consentantes, heureuses de retourner plus tôt à la divinité. Au fond de la vallée, l'arête de lave qui semble s'être figée dans le vent a laissé éclater un énorme trou dans sa paroi. Les hommes de l'île ont donné un beau nom à cette ouverture : Te Vahine Nao, la passe du désir. Le soleil y darde chaque soir son dernier rayon, embrasant les cercueils dans l'apothéose du couchant. Là, aussi près du ciel qu'il était possible, hissée à une hauteur de quatre cents mètres, se dresse la pirogue de mort de la dernière reine de Fatu-Hiva. La découverte de ce tombeau presque intact, si semblable à ceux qui reposent aux frontières neigeuses de la Cordillère des Andes, me confirmait l'évasion des hommes du Tiki.

Dans sa pirogue, sous un couvercle galbé en bois de mei poli, inclinée selon la trajectoire du soleil, repose sous les bandelettes de « tapa » blanc la momie de celle qui fut la dernière reine. Son immense chevelure d'un blond châtain s'étale sur un tissu végétal aussi diaphane que le visage de la mort. Contre le cercueil, planté en hommage dans le guano de la grotte, pousse un arbuste de fleurs odorantes. Au-dessus d'elle, un banyan porte comme des fruits les crânes des soixante victimes offertes en sacrifice à la beauté de leur reine et qui la rejoignirent avec ivresse dans le bonheur d'Havaïki. Face à la morte, jaillit, du fond étroit de la coulée, une cascade interminable qui résonne dans les massifs de fougères arborescentes comme un dernier hymne à la vie. On entend là, pour peu qu'on prête l'oreille, l'ancienne mélopée qui s'élevait dans les vallées à l'heure des funérailles et qui est encore un cantique au dieu Soleil :

Depuis que nos yeux se sont fermés à jamais,
Depuis que notre âme a disparu de notre corps,
Jusque dans la mort et très loin au delà,
Nous souffrons encore de ne pas t'avoir assez aimé dans [la vie...

Ainsi repose pour l'éternité le peuple qui tailla les pierres géantes et qui barra ses vallées de constructions cyclopéennes sur lesquelles, couverts de leurs chasubles de plumes rouges, tenant au poing l'éventail des généalogies, les prêtres-rois venaient chaque nuit, au son des tambours en peau de requin, enseigner les formules d'une cosmogonie insoupçonnable. Parce que la mort était encore un voyage, dès qu'ils la sentaient venir ils faisaient construire une pirogue et se paraient de « tapas », ces merveilleuses toiles blanches qui laissent passer l'air et qui sont faites d'écorce battue. Ils se couronnaient de plumes, ils mettaient à leurs oreilles des boucles en os de cachalot. Et la plus belle fille de la tribu venait danser devant la barque funèbre pour que l'agonisant emportât de la vie une vision de beauté.

Que reste-t-il de ces rites et de ces paradis? La splendeur du jour, la transparence des lagons bleus, le parfum des fleurs, la douceur des heures, avec le sourire éblouissant de l'enfance. Les enfants sont là, tout petits, à l'échelle des dieux, jetant au passage leurs couronnes de fleurs, éclaboussant l'étranger de leurs jeux d'eau, éveillant les longues plages au galop de leurs montures, nus sur des chevaux nus, inoubliable parabole du bonheur.

TEXTE ET PHOTOGRAPHIES DE FRANCIS MAZIÈRE,
Chef de l'Expédition Pacifique-Sud.

Après avoir propagé l'enchantement des premiers paradis, Gauguin repose dans le sol de ses rêves. Il est mort à Atuona dans l'île de Hiva-Hoa, proche de Fatu-Hiva, et ces syllabes roulent autour de son nom le remous même des mers chaudes.

UN COUPLE D'ARCHITECTES

1.

artisans de coques et de voiles

2.

3.

4.

JEAN-JACQUES et Hélène Herbulot sont architectes : l'un et l'autre formés à l'École des beaux-arts ; l'un et l'autre passionnés de bateau. Lui, architecte de la Ville de Paris, est sélectionné olympique de yachting et crée de nouveaux types de voiliers ; elle, partage son temps entre ses chantiers et son appartement, où elle confectionne des voiles de compétition. Entre la vocation de bâtir et celle de concevoir de légers voiliers essentiellement mobiles, il semble n'y avoir aucun lien. Et cependant tous deux affirment que, sans l'enseignement à la fois technique, pratique et général de l'École

Dans leur grand atelier parisien, dont le décor exotique évoque les lointains rivages vers lesquels ils ont navigué, Jean-Jacques et Hélène Herbulot ne cessent de « penser » bateau (**1**). Lui, dans les loisirs que lui laisse son métier d'architecte, conçoit des coques nouvelles et prépare des filins (**2**) ; elle, confectionne des voiles qui figurent dans les régates internationales : des spinakers en particulier (**3**) que la photographie ci-dessus montre aux jeux olympiques de Melbourne (**4**).

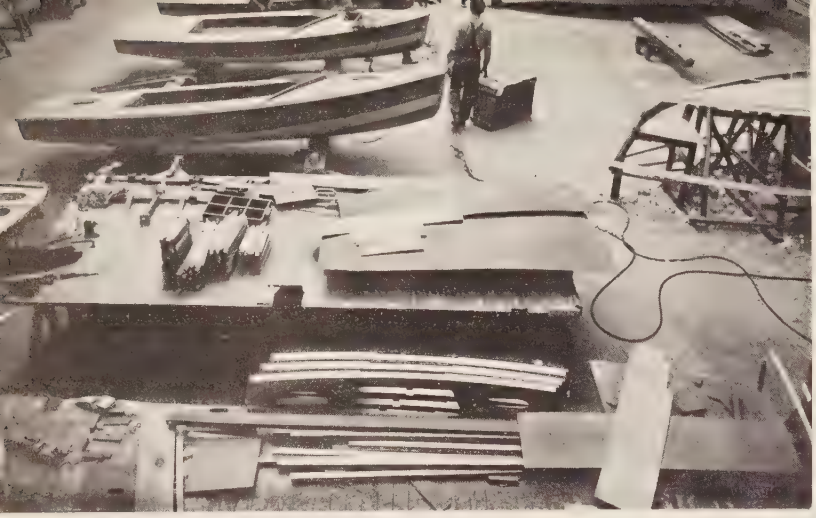
A gauche : la vitrine où sont entassées les innombrables coupes gagnées en course par J.-J. Herbulot, qui a défendu, en 1956, nos couleurs à Melbourne. Sur la page de droite : l'atelier du couple, où Mme Herbulot coupe des voiles aux couleurs des yachtmen. Par la fenêtre ouverte, on aperçoit le balcon, lui aussi transformé en jardin tropical.

des beaux-arts, ils n'auraient jamais pu ni dessiner des coques ni réaliser des voiles dont la mise au point exige une précision mathématique et le sens des formes et des résistances. Ainsi se trouve une fois de plus injustifié le reproche souvent fait aux grandes écoles de ne former que des spécialistes, tous fondus dans un moule unique. L'atelier qu'habitent H. et J.-J. Herbulot dans une rue tranquille du XVIe arrondissement est à l'image de deux êtres qui, incapables de choisir entre la terre et la mer, offrent indifféremment à leurs clients la fixité d'un toit et les promesses de l'aventure ; les planches à dessin et les échantillons de matériaux y côtoient des cordages et des machines à coudre ; des projets d'immeubles parisiens naissent dans une végétation tropicale d'île lointaine que leur nostalgie du voyage a recréée en pleine ville. Car de véritables arbres — caoutchouc géant et philodendrons, hauts de 3 mètres — ont envahi l'atelier, ne laissant passer qu'un soleil enrichi de reflets. Cinq chats, avec des allures de fauves, se glissent dans cette forêt vierge en chambre à laquelle abordent des caravelles et des voiliers en miniature. Aux murs, des peintures, des photographies de bateaux que les voiles conçues ici même ont conduits à la victoire ; dans une vitrine, des coupes gagnées sur toutes les mers du monde.

Jean-Jacques Herbulot a installé son bureau au delà de la forêt, dans une petite pièce qui n'est séparée de l'atelier que par le mur de verdure. De sa place, il aperçoit sa femme et sa fille (une étudiante qui, elle aussi à l'occasion, coupe des voiles) à travers une luxuriante végétation. C'est dans ce décor de solitude exotique qu'il a conçu ses premiers bateaux avec l'intention de mettre à la portée de tous un sport auquel il doit lui-même tant de joies.

UNE RÉVOLUTION DANS LA TECHNIQUE

Il créa tout d'abord le *Dinghy*, en 1941. C'était un bateau qu'il avait dessiné pour son propre compte et qu'il voulait rapide pour aller à la pêche et profiter au maximum des quelques heures de navigation qu'autorisait alors l'occupant ; les excellents résultats obtenus par ce voilier l'incitèrent à le faire construire en série. Encouragé par cette réussite, il conçut, depuis lors, et réalisa plus de trente types de bateaux dont l'*Argonaute*, pour les centres de formation nautique, le *Triton-Scout* et enfin le *Vaurien*, en 1953, pour le centre des Glénans. Ce dernier, un monotype à dériveur, de 4 mètres de long, ayant 8 mètres carrés de voilure, a pour les débutants le triple avantage d'être léger, stable et d'un prix d'achat réduit (70 000 francs, alors que le prix minimum de tout autre monotype



1.

2.

est de 140 000 francs). La coque, construite à la chaîne, ne comporte pas de membrures ; les différents éléments, en contreplaqué moulé à froid, sont assemblés au moyen d'une colle spéciale (celle qui servit à la fabrication des avions Mosquitos) ; d'où un entretien facile et beaucoup de place gagnée. Deux mille *Vauriens* sont déjà sortis des ateliers de Meulan et de Bretagne. Beaucoup de clubs sportifs ont pu créer une section de voile et des jeunes acquérir un bateau d'entraînement.

Jean-Jacques Herbulot a ensuite imaginé le *Flibustier*, dérivé du précédent, mais plus puissant et plus rapide que lui, mieux armé pour la mer ; sa coque mesure 4 m 80 ; la surface de voile est de 13 m^2 25; son prix : 180 000 francs. Enfin, pour permettre de petites croisières en mer, il a conçu en 1955 le *Corsaire*, bateau ponté de 5 m 50 de long, ayant une voilure de 16 mètres carrés, comportant une cabine et pouvant être habité par trois ou quatre personnes. Dessiné, lui aussi, pour le centre nautique des Glénans, ce dériveur lesté est pratiquement inchavirable ; il peut accoster dans très peu d'eau et, apparenté au *Bélouga*, mais plus léger, il ne coûte que 303 000 francs. Et l'année prochaine sera sans doute mis au point un prototype de bateau de croisière plus important (7 m 50 de long et 22 m^2 de voilure) comportant deux cabines distinctes mais assez maniable pour être remorqué par la route.

LES MEILLEURES VOILES DU MONDE

Le yachtman qui vient de défendre les couleurs françaises aux jeux olympiques de Melbourne est donc un grand apôtre de la voile : de cette voile qui règne jusque dans son appartement parisien où, sous les ombrages de la forêt, sa femme taille et coud des spinakers qui sont considérés comme les meilleurs du monde. Cette réputation attire dans l'atelier feuillu la plupart des champions internationaux; les Anglais eux-mêmes, oubliant leur orgueil d'armateurs, sont ses clients, et le prince Philip donne l'exemple. Les voiles, créées aux couleurs mêmes de leur propriétaire, souvent barrées de doubles chevrons rouges, jaunes ou bleus, ont une qualité qu'aucun fabricant étranger ne parvient à égaler, même en les copiant fidèlement. Hélène Herbulot, après avoir vu des artisans voiliers travailler empiriquement à Marseille, avait eu l'idée d'appliquer des méthodes très précises qui se révélèrent efficaces. Bien des champions lui doivent, dans une large mesure, les coupes qui ornent leur vitrine. Elle et lui, chacun à sa manière, se consacrent à la cause du yachting.

ROGER BASCHET.

1. A Meulan, fabrication à la chaîne du « Flibustier », petit voilier d'entraînement entièrement conçu par J.-J. Herbulot. **2** et **3.** Le couple surveille le montage du « Corsaire », bateau de petites croisières comportant une cabine : des éléments en contreplaqué faits en série en abaissent le prix de revient.

3.

4. Ce « Corsaire » achève sa mise au point sur la Marne, en vue de ses croisières estivales sur les côtes de Bretagne.

4.

REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE
PIERRE JAHAN

UN PÈLERINAGE LITTÉRAIRE

ANDRÉ GIDE A CUVERVILLE

Sa maison est restée intacte et vivante, grâce à M. Dominique Drouin, son neveu et son filleul. Deviendra-t-elle un jour, sur le chemin de la pensée, un lieu de repos et de travail? Il faut le souhaiter, autant pour la mémoire de Gide que pour cette belle demeure.

Construit dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, le château de Cuverville **(à gauche)** appartenait au grand-père maternel d'André Gide. On sait que l'auteur des « Nourritures terrestres » est né à Paris, d'un père uzétien et d'une mère normande. Il composa à Cuverville une grande partie de son œuvre. Il y reçut ses amis, il y vécut avec sa femme et repose auprès d'elle, tombe contre tombe, dans le petit cimetière du village porté en terre par ses fermiers, le 22 février 1951. Entre tous les souvenirs qu'il a laissés dans cette maison, on distingue **(ci-dessus)** son portrait de jeunesse par Jacques-Emile Blanche.

LA première fois qu'il me fut donné de rencontrer, dans la librairie d'Adrienne Monnier, l'homme au manteau de pèlerin, je ne le connaissais que par « l'Immoraliste » et l'on m'avait mis en garde contre lui. De prime abord, son regard noir, son air guindé, sa voix même, si bien disante, pouvaient déplaire. Il déplut au lointain jeune homme que j'évoque ici. Les rencontres suivantes n'eurent jamais tout à fait raison de cet éloignement. Peut-être en fut-il mieux ainsi. N'ayant pas subi l'influence vivante d'André Gide, ayant même partagé, sur certains points, le sentiment de ses adversaires, je mesure mieux le chemin qu'il nous a fait parcourir. Il a suffi de moins de vingt ans, avec l'élargissement qu'entraînent les guerres, pour convertir l'immoraliste en moraliste. Tout ce qu'on lui reprochait, en somme, assure sa pérennité. Par les traits mêmes qui l'apparentent à Montaigne, la soif d'instruction et l'intérêt de la vie, le respect de la vérité, la recherche, l'incertitude, il a renouvelé l'homme général. Ce n'est pas sa moindre victoire que d'avoir fondu dans l'harmonie une dissonance intime. S'étant senti assez tôt différent des autres, il s'est appliqué à s'en distinguer de plus en plus. Sa leçon tiendrait en peu de mots : « Ne m'imite pas ; mais que mes luttes aident à ta propre délivrance. N'aie pas peur de toi. Tu dois t'accepter tout entier pour te perfectionner tout entier. L'uniformité n'est pas dans la nature. Tu ne prendras un sens universel que par ta singularité. Au reste, tu n'apprendras comment tu dois vivre qu'en vivant. »

Je soupçonne un grand poète huguenot d'avoir été son premier guide. Même s'il n'a pas lu de bonne heure Agrippa d'Aubigné, quelques vers des « Tragiques », mis en tête des « Fleurs du Mal », l'ont certainement aiguillé. Voici ces vers, qui peuvent tout aussi bien servir d'exergue à l'œuvre de Gide, autant que Baudelaire, moraliste à rebours :

On dit qu'il faut couler les exécrables choses
Dans le puits de l'oubli et au sépulchre encloses,
Et que par les escrits le mal ressuscité
Infectera les mœurs de la postérité ;
Mais le vice n'a point pour mère la science,
Et la vertu n'est pas fille de l'ignorance.

Une note au « Traité du Narcisse » dit expressément : « Tout doit être manifesté, même les plus funestes choses. » Et le « Narcisse » est un écrit de jeunesse. Partant de là, les philosophes ont conclu avec raison que Gide remplace une morale par une exigence. Est-il nécessaire de rappeler que cette exigence ne fut longtemps considérée que comme un déportement? Certes, le « Journal » ne nous cache rien ; les dernières années sont même entachées de complaisance ; mais nous y voyons le plus souvent un homme contrôler ses défauts ou dénombrer ses ridicules et prodiguer les aveux pénibles à seule fin d'y trouver

une « humiliation salutaire ». Touché par les extrêmes et témoignant de sa sincérité par ses contradictions, prompt à épouser son contraire, paralysé par les scrupules, partagé entre la défiance de soi et l'excessive compréhension d'autrui, déchiré entre la fidélité promise et sa fidélité intérieure, ne se plaisant que dans l'effort, exigeant de soi toujours davantage, plus enrichi par le désir que par la possession et préférant la reconnaissance aux regrets, cet homme est soucieux de tout légitimer par une éthique.

Il ne prône pas moins que son ami Valéry les bienfaits de la contrainte : « Le véritable classicisme est un romantisme dompté. » Dans l'art comme dans l'existence quotidienne, ce jouisseur est un ascète : « Tout ce qui est inutile est nuisible. » Il sait que chaque progrès s'achète « par l'abandon d'une complaisance », et le libérateur du désir n'a qu'un but : donner une forme à l'homme libéré. Pour cela, il s'applique à ce qui ne lui convient pas : « Sachez tenir pour préférable ce qui coûte le plus d'efforts. » Il déteste les convictions, qui sclérosent l'individu : « Seul m'importe ce qui peut m'amener à modifier ma façon de voir et d'agir. » Enfin, l'amour du vrai lui fait tout accepter avec sérénité : « Aimer la vérité, c'est ne consentir point à se laisser assombrir par elle. »

S'il se plaignait certains jours de n'être plus dessiné que par ses ombres, le voilà délimité par la lumière. Ses travers, ses méandres, ses fuites et ses avatars nous proposent en définitive une image de perfection. Au moment d'atteindre Cuverville, j'ai besoin d'invoquer cette image, car le sentiment que j'éprouve tient encore de l'appréhension, comme si l'homme à la pèlerine, le vivant que je n'avais pas su admirer, pouvait m'arrêter en chemin et m'amoindrir le mort admirable. Sa maison apparaît au tournant de la route, si noblement posée sur l'herbe verte, si bien accordée aux arbres et au ciel par les ardoises du toit, le pur triangle du fronton, le crépi couleur de jonquille, les meneaux et les volets blancs. Le lecteur du « Journal » reconnaîtra aussitôt l'immense cèdre que les neiges d'hiver convertissaient en Himalaya. Et voici les petites allées qui font le tour de la pelouse, sinueuses comme les conseils de Gide. On prête l'oreille, persuadé que lui-même ouvrira son piano, pour travailler Granados ou pour revenir à Chopin. On cherche le botaniste d'arbre en arbre. S'il ne fait pas la chasse aux insectes sur ses rosiers, s'il n'observe pas la lutte d'un bourdon contre une fleur qui ne veut pas livrer son miel, il s'est peut-être « enfermé dans la serre avec les poésies de Gœthe, entouré de calcéolaires jaunes d'or... » N'entrons pas tout de suite. Gide n'a pas vécu seul ici.

Nul ne peut plus ignorer que cette maison fut celle de Marceline, d'Alissa et d'Emmanuèle, trois noms qui cachent la même héroïne. Malgré la mort, malgré les divulgations de toute sorte, le cœur répugne à réveiller le cœur de Mme André Gide. Quelle séduction était donc en elle pour avoir inspiré et maintenu, à travers tant de motifs de rupture, cette passion inaltérable? Le lecteur superficiel ne retient d'elle qu'une image austère. Sans doute, elle fut l'abnégation, la charité, le silence et la tristesse plutôt que le blâme ; mais ceux qui l'ont connue et qui ont perçu ses angoisses ont découvert aussi son enjouement. Roger Martin du Gard l'a entendue rire, d'un rire presque enfantin : « Une source qui fuse sous les feuilles mortes. » Pour André Gide, que l'attrait de la première jeunesse condamnait

A gauche : un salon aux boiseries ancien fut le premier cabinet de travail d'André G « Tout grand artiste, écrivait-il sur ce bureau d'abord un bon ouvrier. » **Ci-dessous** : la vue d avait de sa fenêtre, quand il s'installa dans une pièce du premier étage, au-dessus des cuisines pour en recevoir la chaleur. Voici un tome d son Littré, avec une note manuscrite. L'escalier mène à la chambre mansardée qui fut la sienn

Ci-dessus : la chambre de Mme André Gide avec la cheminée où elle brûla vraisemblablement toutes les lettres qu'elle avait reçues de son mari, destruction extraordinaire et qui arracha à Gide tant de plaintes. **A droite :** la porte basse du potager est devenue « la Porte étroite ». Alissa poussait ce vantail pour demander à mi-voix : « Est-ce toi, Jérôme?... » Chaque soir, en compagnie de son beau-frère, Marcel Drouin, ou d'un de ses amis — Paul Valéry, Jacques Copeau, Henri Ghéon, Jean Schlumberger, Roger Martin du Gard furent successivement les hôtes de Cuverville — André Gide franchissait cette porte pour faire un tour dans la hêtraie voisine, à l'heure où le couchant darde ses rayons entre les fûts rectilignes.

à la forme la plus éphémère de l'amour, cette femme, de deux ans son aînée, fut l'amour stable. Sur l'espace de toute une vie s'échelonnent les aveux d'une adoration qui ne connut pas le déclin : « A mesure qu'approchait le moment de la quitter, je sentais plus douloureusement tout ce qui m'attachait à elle... Sa tendresse, son charme, sa poésie font autour d'elle une sorte de rayonnement où je me chauffe... Il me semble que je désire tout moins âprement, depuis que s'écarte de moi cette félicité que je me promettais d'une communion parfaite avec elle... » Jamais la séparation de l'esprit et du corps, du sentiment et de la chair n'a engendré une passion plus déchirée : « Cœur et sens me tiraient à hue et à dia... Em. ne peut savoir combien mon cœur se déchire à la pensée de la quitter, et pour trouver loin d'elle du bonheur... » Le mariage lui fut véritablement un sacrement, indissoluble. Même lorsqu'il l'eut perdue, il la cherchait encore, et il racontait l'histoire de Polycratès qui s'était démuni de tout pour n'être esclave de rien. Comme il ne lui restait que son anneau de mariage, il le jette à la mer. Un poisson le lui rapporte. « Parce qu'un mariage ne se rompt pas. »

Plus on avancera dans la connaissance de Gide, et plus s'élargira la place de cette silencieuse qui lui parlait si haut. Elle aura pris pour lui toutes les formes de la conscience, jusqu'au remords inclus. On peut dire qu'il ne cessa de s'adresser à elle que pour diriger contre elle ses écrits. « Chacune de mes pensées, avouait-il, est née en fonction d'elle. » Il faudrait remonter à Béatrix et à Laure pour trouver dans l'œuvre d'un artiste une présence féminine plus opérante, un regret si soutenu : « Chaque fois que je la revois, c'est pour sentir à neuf que je n'ai jamais vraiment aimé qu'elle ; et même, parfois, il me semble que je l'aime plus que jamais. Et c'est parce qu'il m'éloigne d'elle que m'est si douloureux chaque pas en avant. » Ce n'est pas tout : « Sans doute c'est parce que je la sens en souffrir que chaque attaque contre le Christ me blesse si douloureusement encore. » Après un tel aveu, ne nous demandons pas qui a inspiré cette réplique de son « Œdipe » : « Mais tu ne crois pas à l'âme non plus. — Ah ! peut-être finiras-tu par me faire croire à la tienne... »

Sans sa femme, André Gide n'aurait guère vécu à Cuverville. Elle s'y plaisait, exagérant peut-être son goût de cette maison pour s'écarter du monde et achever son effacement. Quant à lui, vagabond inlassable, dès qu'il se trouvait à l'attache, il se plaignait d'avoir l'esprit engourdi. N'accusait-il pas l'air du pays d'avoir sur lui une influence assoupissante? Il soupçonnait la même atmosphère d'avoir contribué à la lenteur, à la difficulté du travail de Flaubert. « Les brouillards qui empêchent les arbres du verger de porter fruit, empêchent de « nouer » ma pensée. » Si l'écrivain s'y contractait, en revanche le musicien accordait à Cuverville un privilège insigne : « Nulle part chants d'oiseaux plus suaves. » Jour après jour, grâce aux carnets, nous connaissons l'emploi de son temps : étudier le piano durant des heures ; planter les ellébores, les lys et les tigridias qu'il faisait venir de Hollande ; tremper du pain dans du lait pour un petit étourneau tombé du nid ; écouter avec ravissement, pendant que les enfants gaulent les pommiers, la pluie des fruits tomber dans l'herbe ; quand le couchant embrase le hêtre pourpre — « le Hêtre Suprême » chanté par Paul Valéry — franchir « la porte étroite » du potager ; rentrer à l'heure des lampes pour continuer à haute voix la lecture en cours, près d'une écouteuse attentive, et laisser le livre pour contempler l'écouteuse... « Elle avait les mains les plus exquises qui se puissent imaginer... » Observer que ces mains se sont déformées moins par l'âge que par les travaux volontaires ; en souffrir, au point de prendre en horreur la vertu et l'esprit de sacrifice ; et porter presque aussitôt la vue sur la route, dans la nuit libre...

Elle-même, nous ne la connaîtrons jamais. Elle est partie aussi discrètement qu'elle avait vécu, sans laisser aucune confidence écrite, aucun message ; mais non sans avoir eu l'étrange courage de détruire toutes les lettres qu'elle avait reçues d'André Gide. Après quelle peine plus aiguë, quelle trahison plus grave, la résignée détruisit-elle, en pleine conscience, un monument de l'esprit et du cœur humain? Je voudrais croire que ce fut encore là un geste d'amour, le seul désir de possession d'un être qui avait tout accordé : emporter avec soi ce qu'elle avait inspiré et qu'il lui répugnait peut-être de voir tomber, comme le reste, sous nos yeux.

Paul LORENZ.

Face à Molière, qui depuis plus de deux siècles veille sur les destinées du théâtre français, Roger Ferdinand dirige le Conservatoire national d'Art dramatique. Sous son impulsion, la vieille maison s'est métamorphosée en une école ultra-moderne où se dispense un enseignement toujours plus complet et plus vivant.

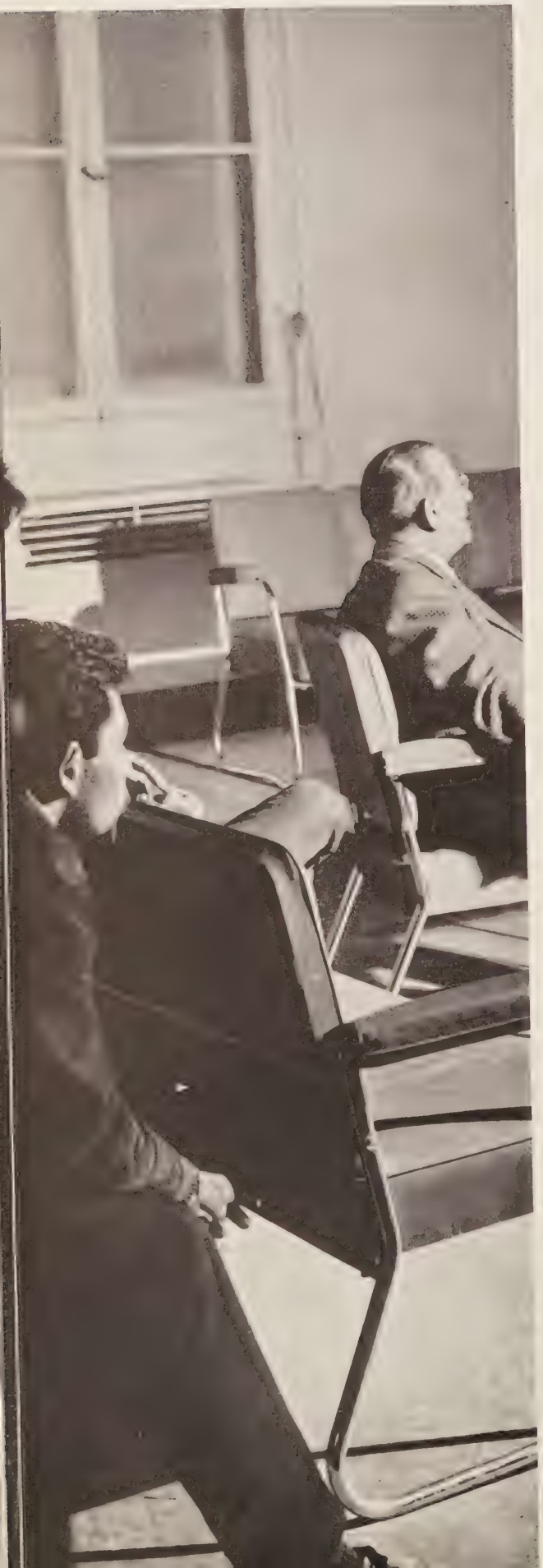
LES PREMIERS RÔLES DE DEMAIN

Le 1er avril 1784, le baron de Breteuil, ministre de la maison du Roi, fondait le Conservatoire royal de chant et de déclamation. Cette institution allait survivre à tous les régimes, à toutes les querelles, à tous les échafauds. La Convention elle-même, dont l'idéal était de ne rien conserver du passé, épargna le Conservatoire ; les Muses fléchirent les rabatteurs du docteur Guillotin. Elles jugèrent prudent toutefois de modifier leur domicile et leur raison sociale, et elles se réfugièrent dans l'École gratuite de musique de la Garde nationale parisienne, que dirigeait alors le capitaine d'état-major Bernard Sarette. Euterpe, Thalie et Melpomène entraient à la caserne. L'école de Bernard Sarette réunissait soixante-dix artistes du corps de musique, qui devaient éduquer cent vingt élèves, tous fils de gardes nationaux. Les effectifs de ces apprentis musiciens furent portés à six cents, et leur bataillon fut cantonné rue Saint-Joseph. Le 3 août 1795, l'établissement fut baptisé Conservatoire de musique, et Sarette en fut nommé directeur, assisté de cinq inspecteurs : Méhul, Grétry, Lesueur, Cherubini et Gossec, animateur de l'ancien Conservatoire royal. En 1822, Cherubini prit la tête de l'école, qui, à la faveur de la Restauration, retrouva son ancien nom de Conservatoire royal de musique et de déclamation. Empire et Républiques allaient désormais se contenter de qualifier la maison « impériale », « républicaine » ou « nationale », sans en changer la structure. Auber,

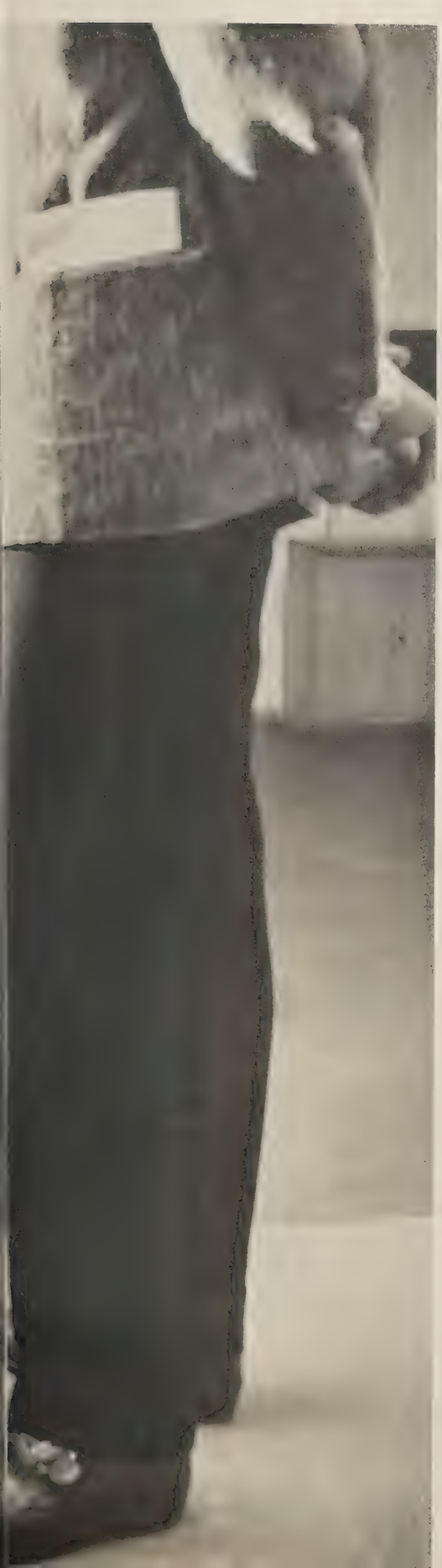
1. 2.

Pas de temps perdu René Simon n'a pas encore franchi le seuil du vestibule que déjà il donne des conseils à ses élèves de sa classe qui l'assiègent (1). Même entre deux cours, les apprentis comédiens travaillent les rôles du répertoire. Et ce n'est pas chose facile que de gravir un escalier absorbée par la lecture d'un manuscrit (2).

Dans l'entre-bâillement de la porte, on aperçoit Henri Rollan qui écoute deux élèves en train d'« essayer » leur scène de concours. Il les reprendra mot par mot, presque syllabe par syllabe, pour les aider à trouver le ton juste ; il leur apprendra à se placer, à coordonner leurs mouvements, leur mimique et leurs répliques.



Si ces deux élèves serrent les poings, c'est que Georges Chamarrat, professeur intérimaire à la classe de Robert Manuel, leur en a donné le conseil pour exprimer la colère, la passion contenue. Comme les autres professeurs, il respecte la personnalité de ses disciples, car l'art du comédien doit être original.



Ambroise Thomas, Théodore Dubois, Gabriel Fauré, Henri Rabaud, Claude Delvincourt succédèrent à Cherubini, et il fallut plus qu'une révolution pour bouleverser une organisation qui avait enfin trouvé son équilibre. L'art musical et l'art dramatique cohabitèrent longtemps dans l'ancien collège des Jésuites, 14, rue de Madrid. Mais les locaux étaient trop exigus pour accueillir les élèves des deux disciplines, toujours plus nombreux. Une séparation de corps devenait nécessaire, et l'art dramatique émigra rue du Conservatoire, à deux pas de l'hôtel des Menus Plaisirs du Roi, où le baron de Breteuil l'avait jadis installé. Le Conservatoire d'art dramatique obtenait pour la première fois, en 1946, son indépendance : il allait largement en profiter.

UN CONSERVATOIRE D'AVANT-GARDE...

L'immeuble poussiéreux où il fixait ses pénates était accolé à la vieille salle XVIII^e^ où depuis de longues années se disputaient les concours. Cette salle, parfaite de proportions avec ses peintures vertes et patinées, douée d'une sonorité dont les ingénieurs modernes ont peine encore à s'expliquer le secret, devint le noyau central de la nouvelle école. On l'a enfermée dans un bâtiment ultra-moderne, dont les échafaudages ne sont pas enlevés. Tout est agencé et conçu de manière que le Conservatoire remplisse le plus efficacement sa mission : des classes spacieuses, toutes dotées d'une scène ; une salle de répétition où sont également données des conférences ; un club où les élèves peuvent venir travailler, écrire leur courrier, lire ou simplement se délasser ; de larges escaliers de marbre ; des couloirs bien éclairés qu'illuminent des tapisseries de Latapie ou de Lurçat... L'antique demeure des Muses est devenue un Parnasse confortable.

... NOYAU D'UNE TRADITION

Cette métamorphose du temple ne s'est pas effectuée en l'espace d'une matinée de printemps. Il fallut bien de l'obstination à Paul Abram pour l'imposer ; il en fallut plus encore à Roger Ferdinand, l'actuel directeur, pour la réaliser. Mais, si le cadre a changé, une chose demeure immuable, plus solide que jamais : la tradition. Cette tradition est celle-là même dont l'École de déclamation pour le théâtre français, malgré son existence éphémère, recueillit l'écho, en 1786. De cette école fondée à l'instigation du duc de Duras sortirent Molé, Dugazon, Fleuri et surtout Talma. Au XIX^e^ siècle, le Conservatoire d'art dramatique décerna des premiers prix à Albert Lambert, de Max, Marguerite Moreno, Coquelin, Le Bargy, Féraudy, Marthe Brandès, et ce palmarès suffirait à sa gloire. Le jury fut toujours d'une extrême sévérité ; des comédiens tels que Silvain, Lucien Guitry, Lugné-Poe, Réjane durent se contenter d'un second prix, et Sarah Bernhardt n'obtint jamais la récompense suprême. Au XX^e^ siècle, la moisson fut tout aussi brillante. Citons simplement Ledoux, Jean Marchat, Pierre Dux, Jean Martinelli, Marie Bell, Madeleine Renaud, Hélène Perdrière, Balpêtré, Jacques Dumesnil, Louis Seignier, Georges Chamarat, Vera Korène, Annie Ducaux, Pierre Blanchar, Charles Boyer, Renée Devillers... Cette liste est loin d'être complète. Elle a pour seul mérite de montrer

l'étendue de la gamme d'expressions dramatiques que l'on peut acquérir dans une maison dont le statut et les méthodes n'ont changé que lentement depuis cent cinquante ans.

UN ÉTAT-MAJOR DYNAMIQUE

Roger Ferdinand préside actuellement aux destinées de la maison. Il est assisté, sur le plan administratif, d'un secrétaire général. La simplicité de ce cadre donne au Conservatoire sa souplesse, sa jeunesse et son dynamisme. Toutes les forces vives peuvent être mises au service des études. Il existe six classes de formation individuelle, dont Béatrice Dussane, Robert Manuel, René Simon, Henri Rollan, Jean Yonnel et Jean Debucourt sont les professeurs en titre. Jean Meyer familiarise les élèves à la pratique du théâtre en les réunissant dans sa classe

1.

2.

3.

1. La classe de Béatrice Dussane est un enchantement pour l'esprit. Elle fait comprendre les auteurs du répertoire en les faisant aimer. Comme il est simple de « dire juste » un texte dont la moindre nuance est ressentie par le cœur !

2. Outre la classe d'ensemble que dirige Jean Meyer, les élèves doivent suivre plusieurs cours annexes. L'escrime est indispensable pour le drame romantique, où les duels foisonnent.

3. Et parce que la grâce est un atout nécessaire, la danse favorisera l'élégance, la souplesse de la démarche.

4. Mais il faut aussi méditer ou se reposer : le club confortable, propice à la réflexion aussi bien qu'aux colloques, accueille les futurs comédiens.

d'ensemble. Divers cours annexes complètent cet enseignement. André Baugé fait travailler la « pose de la voix », M. Van Tieghem apporte de lumineux et indispensables aperçus sur la littérature dramatique et l'histoire du théâtre. Des classes d'escrime, de danse, de gymnastique, d'espagnol, d'anglais sont destinées à donner la culture générale et la maîtrise physique dont un comédien ne saurait se passer. Les effectifs du Conservatoire ne dépassent pas cent élèves. La durée des études est de trois ans, et les six classes accueillent chacune douze étudiants, plus deux auditeurs et un nombre limité d'auditeurs étrangers, qui assistent aux cours sans y participer. Les étudiants de première, deuxième ou troisième année suivent les mêmes classes de formation individuelle. Seuls, ceux de première et deuxième année doivent obligatoirement être présents aux conférences intéressant l'histoire du théâtre et de la littérature.

TROIS ANS D'ÉTUDES

Pour être inscrit sur les registres du Conservatoire, il faut verser au secrétariat de l'école un droit de mille francs, y déposer un certificat médical et un acte de naissance attestant, pour les femmes, un âge compris entre quinze et vingt-deux ans, entre seize et vingt-quatre ans pour les hommes. Cette condition préalable donne le simple droit de passer un concours qui se dispute dans la première quinzaine d'octobre. Le candidat doit présenter au jury une scène classique et, s'il est admissible, une seconde scène classique qui lui sera imposée sept jours avant l'épreuve finale. Une autre scène, au choix du postulant, complétera ce programme. Il est évident que le nombre d'élèves reçus à la suite de cet examen ne pourra dépasser le nombre des places disponibles dans chaque classe. Toutefois, s'il se révèle des sujets intéressants, ils pourront être autorisés à devenir des auditeurs et à briguer en cours d'année scolaire le titre d'élève, en cas de défection de titulaires.

Ce premier obstacle franchi, l'élève sera chaque semaine impérieusement invité à consacrer neuf heures à sa classe de formation individuelle, deux heures à la classe d'histoire et de littérature dramatique (en première et seconde année), quatre heures à la classe d'ensemble (en seconde et troisième année), deux heures aux cours annexes et conférences. Trois séances hebdomadaires seront en outre affectées à la préparation des exercices publics

Tout cela constitue le travail de base, mais on ne saurait s'en contenter. Chaque élève doit, en dehors des scènes travaillées sous la direction de son professeur, apprendre deux rôles classiques de son emploi.

EXAMENS ET CONCOURS

Pour entretenir une émulation efficace, surtout pour mesurer exactement les progrès de chacun, éliminer les sujets les moins intéressants et faire éventuellement place à des auditeurs riches de promesses, des examens sont organisés en janvier et en mai. L'épreuve de janvier, réservée aux élèves de première année, est une véritable contre-expertise après l'examen d'entrée. Les élèves des trois années sont soumis à l'examen de mai, qui sert d'éliminatoire préliminaire au concours de juillet. Le jury réunit alors le directeur et les professeurs du Conservatoire, l'administrateur et les membres du comité d'administration de la Comédie-Française, enfin trois jurés désignés par le ministre. Le concours de fin d'année est ouvert à tous les candidats des trois années d'enseignement qui ont passé le cap des épreuves trimestrielles. Il se divise en trois branches distinctes : tragédie, comédie classique et comédie moderne. Les récompenses sont décernées par un aréopage qui groupe le directeur du Conservatoire, l'administrateur et le comité d'administration de la Comédie-Française, le directeur du T. N. P. et trois personnes choisies par le ministre parmi les critiques, auteurs dramatiques ou directeurs de théâtre. Ce jury décide d'abord du nombre de premiers et de seconds prix qui peuvent être attribués ; il classe ensuite les candidats suivant leur mérite. Il arrive fréquemment que seuls des accessits soient inscrits au palmarès.

L'AVENIR D'UN COMÉDIEN

Le Conservatoire ayant la mission de former l'élite des comédiens français, la sévérité du jury maintiendra élevé le niveau des promotions et, partant, la réputation de nos acteurs. Il est évident que le verdict peut être dur pour un élève de troisième année qui devra quitter le Conservatoire sans diplôme ; il pourra solliciter l'autorisation d'effectuer une quatrième année d'études, mais la permission en est très rarement accordée.

La difficulté de l'école a sa juste contre-partie. Les élèves titulaires d'un premier prix sont — dans la mesure des besoins — engagés par la Comédie-Française. C'est là le plus beau tremplin dont ils puissent rêver. Ils ont d'ailleurs, durant leurs études, l'occasion de se familiariser avec la maison de Molière, où ils ont l'obligation d'accepter des rôles de figuration. Il est évident, toutefois, que cette simple perspective ne suffit pas à rassurer un apprenti comédien sur son avenir : tout le monde n'a pas un premier prix et tous les premiers prix n'entrent pas chez Molière. Les théâtres parisiens guettent volontiers la future vedette dont le talent semble percer, mais ils n'ont pas toujours un rôle à lui offrir. Pour pallier cet inconvénient, Roger Ferdinand s'efforce d'augmenter les atouts des élèves qui lui sont confiés. Il a profité de la modernisation de son Conservatoire pour y installer un studio radiophonique de même qu'une cabine de télévision, et l'an prochain une émission télévisée mensuelle partira du Conservatoire.

Les élèves ne négligent pas pour autant la scène traditionnelle. On les oblige à suivre la classe de maintien, ne serait-ce que pour apprendre à marcher sur les « planches » ; mais rien ne vaut l'expérience directe, le contact avec le public. Les exercices d'élèves sont là, chaque mois, pour apporter cet irremplaçable enrichissement que seule confère la pratique. Roger Ferdinand a l'intention d'élargir le champ de cette activité. Dès la saison prochaine, le Conservatoire possédera sa « compagnie », qui s'en ira effectuer des tournées dans six théâtres de province ou de l'étranger. Cette troupe présentera son spectacle à Paris, dans des décors réalisés par l'École des Beaux-Arts, et devant un public universitaire. Enfin, en mai 1958, le Théâtre des Nations organisera un Festival international des Conservatoires européens qui permettra de comparer la valeur des jeunes recrues du théâtre de tous pays avides de pénétrer dans une carrière que leurs aînés encombrent encore.

CLAUDE BAIGNÈRES.

Concours du Conservatoire 1957 : pas de premiers prix. Mais tout espoir n'est pas perdu pour ces futurs concurrents à la Comédie-Française. Reportage Lelièvre.

Le Baiser de Luce

par Michel Chapuis

Nicole n'est ni plus exubérante ni plus expansive qu'une autre. Son jeune cœur inexpérimenté déborde à mesure que son corps s'épanouit. Mais on ne peut se laisser aller complètement, au risque de paraître sotte ou hystérique. Ah ! si on pouvait crier son amour en courant comme des gamins...

A cette idée, Nicole se décide. Elle saisit la main de Bernard qui rêvait couché sur la plage, le force à se lever et sous le prétexte d'aller se baigner ensemble l'entraîne en courant :

— Allons, viens, nous allons nous jeter dans les vagues.

Bernard se laisse faire. Il en est toujours ainsi avec Nicole. Elle arrive la première, parle la première, rit la première. Elle est pour lui une source de joie. Comment s'y refuserait-il? Il rit à son tour, court comme si cinq minutes avant il n'avait pensé qu'à ça, oublie tout, jusqu'à l'importance de Nicole dans sa vie. Il vit heureux. Pauvre Nicole.

Pour l'instant, elle n'oublie pas qu'elle s'est juré de lui crier son amour. La mer se rapproche à une allure vertigineuse. Le temps passe trop vite. Aussi pourquoi s'obstine-t-elle à le précipiter? Zut ! d'avoir pensé à cela la rapproche encore davantage. Elle ouvre la bouche. Elle est essoufflée. Voulant reprendre sa respiration, elle fait un faux mouvement. Son pied glisse dans le sable, Bernard ralentit, veut l'aider. Elle fait un geste du bras qu'il interprète mal. Le voilà dans la mer. Nicole a envie de pleurer. Toutefois, elle rejoint Bernard, lui sourit, nage rageusement.

A la maison, elle imagine un autre stratagème : l'insinuation. Bernard lui a dit, tout en sifflant d'admiration alors qu'elle s'était rhabillée :

— Mince, c'que t'es belle !

— Voudrais-tu insinuer que je te plais?

Ainsi elle a trouvé une autre méthode. Hélas ! Bernard répond en riant (comme si c'était risible) :

— Bien sûr.

Nicole ne se décourage pas, ouvre la radio, cherche une chanson d'amour, se dispute avec ses cousins qui veulent du jazz, défend pour une fois Tino Rossi, puis, ayant

gain de cause, laisse Bernard s'étourdir aux ondulations de la chanson de charme. Ensuite, elle cherche dans la bibliothèque un livre d'amour heureux, n'en trouve pas, se résout à *la Dame aux Camélias*. Elle l'ouvre, marche de long en large sans être capable d'en lire une ligne, l'abandonne bien en évidence à côté de sa chaise. Puis elle revient à Bernard. En aucun cas il ne faut qu'il s'endorme. Elle s'empare du journal, cherche la rubrique des mariages et lit à haute voix. Mais Bernard écoute, se laisse faire, rit, ne comprend désespérément pas. Luce, elle, la sœur de Nicole, ne pense qu'au cinéma. Elle n'a réussi à faire venir sa famille sur la côte que dans ce dessein : faire du cinéma. C'est une fille taciturne et sournoise. Sa tristesse est étudiée. A tous elle cache son désir d'être un jour vedette. Il ne faut pas qu'on rie d'elle, pas plus d'ailleurs qu'elle ne rit de personne. La vie est une chose grave, grave parce qu'il faut beaucoup d'argent quand on a de folles ambitions. L'amour est un moyen pour atteindre son but. Elle le sait, mais autant que Nicole elle ignore tout de l'amour. Elle a cependant depuis longtemps établi sa règle de conduite : être désirable à distance. Ne pas s'exhiber sous le nez des gens, mais dans leur regard, avec suffisamment de recul. Chaque jour elle s'exerce afin d'être très habile lorsque le grand jour viendra. Ce soir, par exemple, alors que tout le monde à la maison attend de passer à table, elle rentre seulement de la plage, sortant de l'eau, pour apparaître dans la pénombre, mouillée comme une sirène. Elle a mis exprès son maillot noir et blanc qui imite si bien les écailles de poisson. Ses cheveux longs, trempés, sont arrangés négligemment sur ses épaules. Pour ceux qui ne connaissent pas la perfide Luce, on s'y tromperait presque, tant son jeu est bien mené.

Bernard s'y laisse prendre. Il la regarde passer, en reste tout rêveur, offre un visage pour une fois troublé à Nicole qui se méprend. Elle a bien vu passer sa sœur mais n'y a pas prêté attention. La voilà persuadée de l'amour de Bernard. Elle est si saisie qu'elle se laisse choir, abandonne toute idée de conquête. Son cœur bat très fort. Elle regarde Bernard qui la regarde aussi. La mère de Nicole les invite à passer à table. Une seconde de plus et Nicole sautait au cou de Bernard. Tout est à refaire? Non, car maintenant ce n'est plus à elle mais à Bernard à se déclarer. Elle, elle se contentera de le suivre, d'attendre avec anxiété, guettant sur ses lèvres la venue de ces mots fatidiques : « Nicole, je vous aime ». Bernard accepte avec plaisir sa compagnie, la regarde gentiment, mais ne s'engage pas, ne la prend pas sous sa protection. Il est poli, gai, agréable, jamais empressé, inspiré. Ne serait-il pas amoureux? Pourtant il aime être seul avec elle, ne trouve jamais le temps long, ne s'inquiète jamais des autres. Ils parcourent ensemble tous les chemins de la région, et si parfois Nicole s'exaspère à le voir si réservé, d'autres fois elle le considère avec tendresse. Ils ont déjà entre eux tous ces chemins parcourus à ne rien se dire. Ce silence n'est-il pas la meilleure preuve de leur amour? L'hésitation de Bernard est due à sa timidité. Ce n'est pas un être changeant, léger, versatile. Et Nicole ne veut pas le froisser. Il est fidèle. Elle peut attendre. Pourquoi se tourmenterait-elle? Il serait vain de le vouloir autre. Il n'est ni son serviteur ni son galant. Il sera son mari. Cela vaut bien la peine d'attendre. Elle sera patiente. N'est-ce pas à cette vertu que se reconnaissent les bonnes épouses ? Elle ne doute pas qu'à le voir ainsi il deviendra courageux, résolu. Pour l'instant, ce sont les vacances. Il faut lui laisser le loisir de réfléchir. Peut-être se juge-t-il inférieur. Mon Dieu, se dit Nicole, je ne veux pas qu'il s'abaisse. Tout alors serait à jamais perdu. Et voilà Nicole à nouveau démontée. Elle le sent s'éloigner, alors qu'il marche à ses côtés, comme un somnambule, pense-t-elle. Et s'il tombait malade? S'il en faisait une dépression nerveuse? Cela arrangerait peut-être les choses. On le guérirait, le mettant devant le fait accompli : vous aimez Nicole, lui dirait le docteur, et vous ne pouvez vivre en bonne santé qu'auprès d'elle. Tout le monde lui répéterait : tu aimes Nicole. Mon Dieu, comme ce serait merveilleux...
Cependant Bernard sourit, siffle, cueille des fleurs, ne paraît nullement neurasthénique. Nicole se demande si elle ne se monte pas la tête. Et elle se regarde dans la glace. Évidemment elle est très jeune, peut-être trop pour qu'on la prenne au sérieux. Et puis ses yeux brillent trop. Ses cheveux sont trop ébouriffés. Elle ressemble trop à une gamine malicieuse. Comment changer tout ça? Elle ne se doute pas que c'est ainsi que Bernard l'aime, qu'il ne se presse pas parce que tout est simple pour lui : ils sont jeunes, ils se plaisent, ils sont ensemble. Que pourraient-ils réclamer de plus? Mais Nicole ne veut pas en rester là. Il lui faut une preuve. Après tout, si Bernard s'habitue trop à sa compagnie, elle restera son amie, rien de plus, et paraîtra bien pâle auprès de la première fille venue qui saura mieux s'y prendre. Alors comment inciter quelqu'un à se déclarer? Le problème reste le même, entier.

Bernard, plus mûr que Nicole, se plaît à écouler des jours sans problèmes auprès d'une fille qu'il aime. C'est ainsi que se passent des vacances bien conçues. Il sera toujours temps de la prendre dans ses bras quand l'occasion se présentera, car ce n'est pas l'envie qui lui manque. Seulement il ne sait pas s'y prendre et s'en remet au petit ange amour, croyant au pouvoir infaillible de ses flèches d'or. Nicole, plus décidée, s'interroge, se défend de caresser en sa tête les images toutes faites d'une union problématique, cherche tous les moyens en sa possession, en trouve, les met en pratique, échoue et recommence. Un matin, elle joue la malade et fait croire à toute la famille que, l'air de la côte ne lui convenant pas, elle va être forcée d'écourter ses vacances. Lors d'une baignade, elle s'éloigne dangereusement de la plage et appelle Bernard au secours. En promenade, elle grimpe au sommet de frêles arbres, s'y balance dangereusement. Tenant Bernard à bout de bras, elle se penche dans les précipices, tout en lui parlant de la mort. Le soir, en dansant avec lui, elle pense jouer la comédie de la cheville tordue, puis, trouvant cela ridicule, elle cherche quelque chose plus de circonstance et lui demande de tourner plus vite, de la serrer plus fort, de l'emporter au delà de tout. Au buffet, elle refuse de manger les délicieux

Illustrations de Françoise Estachy.

mokas qu'elle adore et lui parle d'abstinence et de mortification. Enfin, de la religion elle passe aux étoiles, espérant que le clair de lune l'incitera peut-être à faire un premier pas. Bernard semble toujours ne rien comprendre, se plaît trop aux fantaisies de la jeune Nicole. Celle-ci passe alors des plus vieux trucs aux plus modernes, parle crûment puis scientifiquement de l'amour. Mais elle n'ose dire tout simplement les choses. Elle frôle la vérité, cherche à l'encercler pour l'offrir à Bernard comme la seule fleur et la plus belle, tombe à ses pieds, pleure de rage, se sauve puis s'excuse en se traitant de folle.

Bernard comprend chaque jour que Nicole est amoureuse de lui. Il en tire d'abord une fierté qui lui fait relever la tête et rire un peu de tout. Puis son cœur se gonfle de joie, ses bras se tendent. Sa démarche change. Il est plus mou et parfois ses jambes tremblent. Pour être à nouveau maître de son corps, son esprit lui réclame un acte neuf, inédit, mais aussi un acte jeune : prendre une jeune fille dans ses bras, l'y accueillir comme en un refuge, lui dire je t'aime, c'est-à-dire : « Tu es ici chez toi. Désormais tu ne comptes plus seule. » Les jours ne passent plus comme des enfants qui courent dans la semaine. Ils deviennent des années, celles d'un grand voyage où chaque seconde est une attente d'une heure. Les heures passent comme les saisons. Et avant que le soleil se couche, c'est-à-dire avant l'hiver, peut-être avant l'automne, lorsqu'elle frissonnera dans la brise du soir, il sera là pour elle et elle sera là pour lui. Bernard regarde maintenant Nicole comme on regarde une nouvelle demeure. Ils avancent l'un vers l'autre. La nuit ne peut venir sans qu'ils soient un instant au moins dans les bras l'un de l'autre.

Cependant, Luce a des vues sur Bernard. Elle veut s'en servir. C'est très bien d'être désirable à distance, mais tôt ou tard il faudra se rapprocher. Alors, ne voulant pas être ridicule, et surtout pour mieux préparer sa chance, elle veut être expérimentée. Il faut que le premier baiser soit digne de l'écran. A tout prix, ne pas paraître une jeune oie à laquelle il faut même apprendre à embrasser, ce serait presque aussi bête que d'être à vingt ans obligée d'apprendre à marcher. Elle recommence donc son arrivée de sirène, passe sous le nez de Bernard, revient sur ses pas, l'invite à lui donner son opinion sur le choix de ses maillots. Elle se sert de son corps. C'est le premier procédé qu'elle emploie, le seul que sa sœur Nicole ait négligé. Bernard est troublé. Il n'oublie pas Nicole, mais Luce n'est pas mal faite et il est un homme. Toutefois les exhibitions de Luce le soûlent plus qu'elles ne l'aimantent. Il fait donc demi-tour, n'ayant pas le pied marin. Luce a d'autres cartes dans son jeu. Elle abat la plus sûre, la plus directe :

— Bernard, j'ai besoin de toi.

— De moi?

— Oui, de toi..., viens ici.

Bernard s'avance, intrigué. Après tout, Luce est la sœur aînée de Nicole et veut peut-être lui en parler. Il s'arrête à deux mètres d'elle.

— Plus près.

— Plus près? Voilà.

Bernard croit à une confidence.

— Embrasse-moi.

— Tu veux que je t'embrasse?

— Oui... Écoute, Bernard, je sais que cela peut te paraître bizarre. Mais je tiens à savoir embrasser un homme. Tu me comprends? C'est très simple après tout. Encore faut-il le faire au moins quelquefois, tu ne crois pas?

— Mais pourquoi veux-tu savoir embrasser?

— Pour savoir embrasser, tiens, quelle question?

Bernard, fort embarrassé, s'explique difficilement :

— Mais ça ne s'apprend pas..., enfin, je veux dire comme ça..., il faut d'abord aimer la personne qui vous embrasse.

— Eh bien, moi, j'apprendrai sans aimer personne.

— Alors pourquoi éprouves-tu le besoin de savoir?

— Parce que, à mon âge, c'est une chose qu'il faut savoir.

Cette fois, c'est Luce qui est embarrassée. Elle sait qu'elle va être forcée de révéler sa véritable raison. Elle l'avoue brutalement :

— C'est pour le cinéma.

— Le cinéma?

Bernard a compris, mais maintenant il s'amuse.

— Oui, le cinéma, je veux être vedette. Aussi ai-je besoin de savoir embrasser.

Bernard éclate de rire et c'est alors que Luce gagne. Car maintenant Bernard ne considère plus sa demande que comme un caprice d'enfant. Il la prend dans ses bras et l'embrasse. Mais comme il est aussi novice qu'elle en la matière, le baiser est fort gauche. Luce tient à recommencer. Hélas ! Nicole, dans l'embrasure de la porte, a tout vu et fort mal interprété leur jeu. Elle fait « Oh! » et se sauve.

Bernard abandonne Luce, court après Nicole qui, enfermée dans sa chambre, refuse de lui ouvrir. Bernard s'explique mal en répétant :

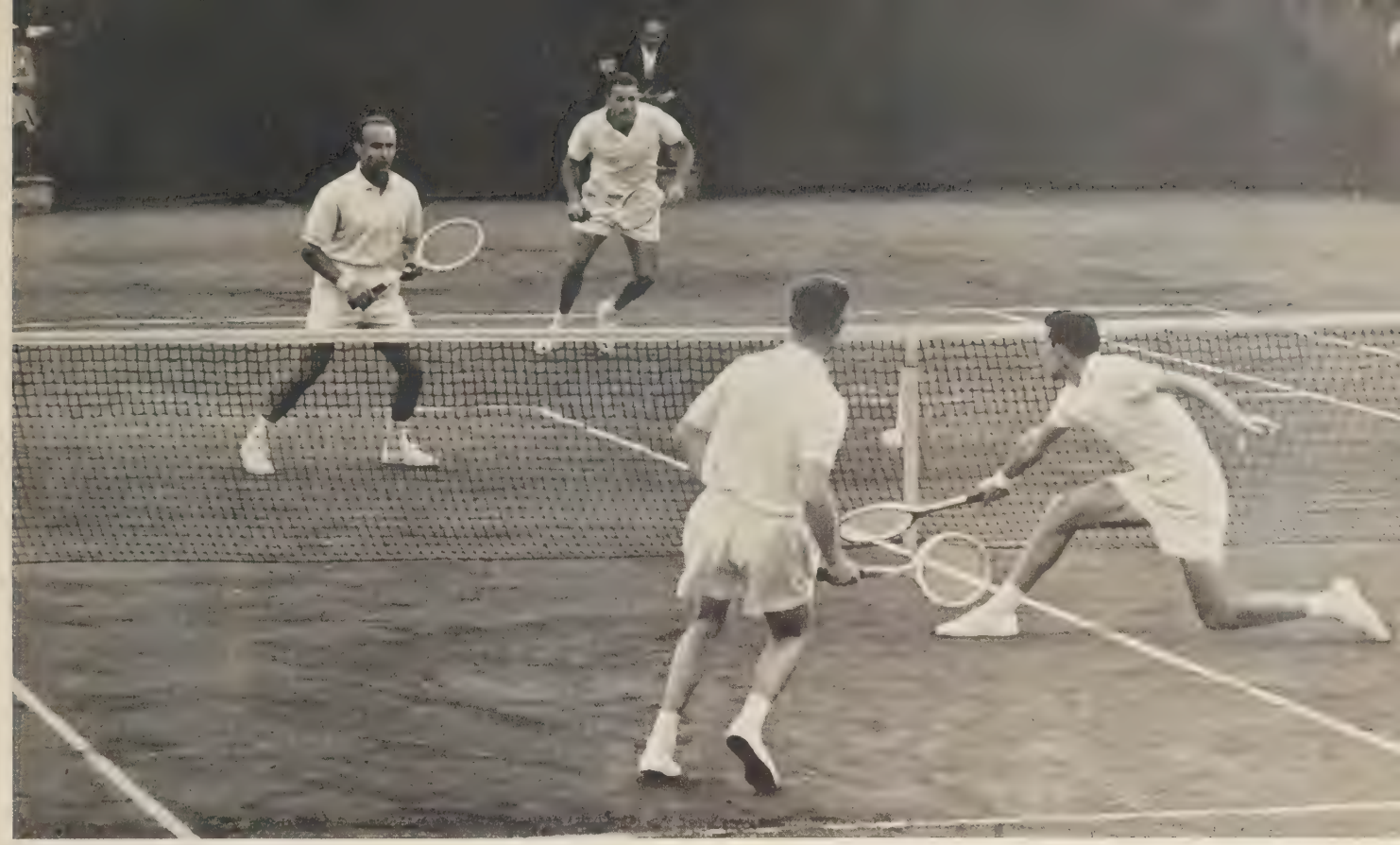
— C'était pour rire..., c'était pour rire..., comprends donc.

Mais Nicole, secouée de sanglots, la tête dans l'édredon de son lit, n'entend rien.

Les jours suivants, Nicole, après avoir boudé Bernard au point de refuser de sortir seule avec lui, décide de changer de manière. Elle aime tellement son Bernard qu'elle n'a rien voulu entendre des explications de Luce, s'est jugée fautive, beaucoup trop extravagante. Si Bernard a embrassé Luce, c'est que le genre de Luce lui plaît.

Voilà Nicole imitant sa sœur, marchant comme une nonne (car elle ne pense pas au cinéma), n'ouvrant la bouche que pour dire avec fatuité bonjour ou bonsoir, deux sucres ou un nuage de lait. Bernard ne comprend plus rien. Lui aussi s'est jugé fautif. Aussi s'efface-t-il un peu, découvrant les premières tristesses et les premières exigences d'un amour. Heureusement, ils s'aiment suffisamment pour ne savoir résister au plaisir de marcher l'un près de l'autre. Leurs promenades reprennent donc, et, cette fois, sur ces chemins qu'ils ont marqués de leur attente, le baiser de Luce les pousse en avant, leur rappelle leur jeunesse et leur pureté. Au tournant d'un sentier qui débouche en plein sur la mer, dans l'air du grand large, ils éclatent de rire ensemble, s'enlacent pour toujours.

MICHEL CHAPUIS.



Depuis quatre saisons, Rémy (à gauche), qui a trente-quatre ans, est champion de France de double. En simple, il a vaincu notamment Richardson, Drobny, Davidson, Rose. Mais c'est avec Molinari (à droite) qu'il a eu les meilleurs résultats. Cinquième au classement général français, ce dernier, âgé de vingt-six ans, fut en 1956 champion de France de double avec Paul Rémy.

LA LEÇON DE LA COUPE DAVIS

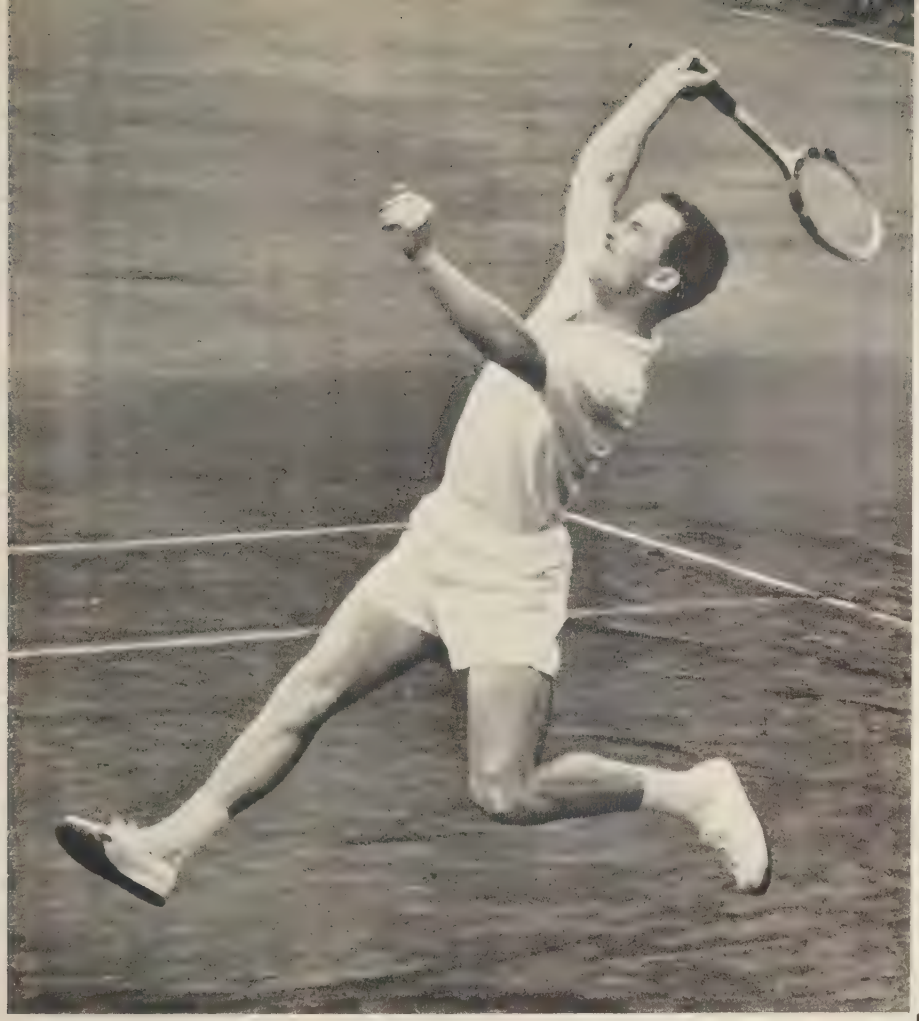
Il y a plus de vingt ans que le célèbre « saladier d'argent » est tombé dans les filets anglo-saxons, mais, depuis, nous avons chaque saison perdu l'espoir de le reconquérir avant même de pouvoir disputer la bataille finale contre ses possesseurs anglais, américains ou australiens.

Pendant près de dix années et à partir de 1925, le tennis français a dominé le tennis mondial. En cet âge d'or, notre équipe nationale réunissait les fameux mousquetaires Cochet, Borotra et Lacoste, Jacques Brugnon faisant le quatrième. Une équipe... Cela veut dire que, dans ce sport individuel par excellence, la défaillance d'un joueur peut être rachetée dès le lendemain par son coéquipier ; cela repré

sente également une volonté commune — cette fameuse obstination crocodile — d'arracher la victoire en surmontant toutes les lassitudes morales et physiques. Il était évidemment tout à fait exceptionnel de pouvoir réunir au même moment sur le même court quatre joueurs classés parmi les dix meilleures « raquettes » mondiales. Cela représentait pour la France un gage de succès à peu près certain dans tous les grands tournois internationaux. Cette sécurité portait en elle-même ses dangers. La personnalité et le talent des « mousquetaires » stimulaient et étouffaient à la fois ceux des jeunes recrues. Un Christian Boussus, un Olivier Merlin ne firent sûrement pas la carrière qu'ils auraient dû réussir parce qu'ils végétaient dans l'ombre de leurs aînés ; et on ne saurait en faire reproche à ces derniers. Qu'on se rappelle le match que livra Olivier Merlin à Fred Perry en cette année 1933 où la Coupe allait franchir le Channel. Pendant deux sets on crut que le rageur dépositaire des espérances françaises allait terrasser le colosse britannique. Ce qui eût été réconfortant mais injuste. Ce jour-là, tout à l'amertume de la défaite, on ne songea pas que c'étaient le style, les méthodes, l'art et la manière de nos joueurs qui étaient en cause. Car le tennis avait évolué : de sport de finesse il était devenu sport de force, et seuls les dons acrobatiques d'un Borotra permirent de supposer longtemps que l'ère du tennis purement réfléchi n'était pas révolue. Australiens et Américains imposèrent dès lors la suprématie du muscle ; la France continua comme par le passé à croire en l'infaillibilité de la virtuosité. Marcel Bernard fut peut-être un des joueurs les plus subtils et les plus élégants de sa génération : ses balles filaient moelleuses le long des couloirs, s'amortissaient doucement sur la ligne de fond ou venaient mourir à quelques centimètres au delà du filet. Sa démonstration était étourdissante jusqu'à l'instant où cette balle revenait avec trop de violence pour qu'il pût totalement la contrôler. Il y eut ainsi un match mémorable au Tennis Club de Genève, où Von Cramm, après deux sets de désarroi, vint à bout de notre représentant en imposant une cadence ultra-rapide et en instaurant le règne de la violence.

Pierre Darmon, vingt-trois ans : seizième du classement français en 1954, premier en 1956. Vainqueur en simple de Flam, Drobny, Davidson, Hoad, qui vient de prendre sa revanche à Wimbledon. Joueur à la fois très brillant et très décevant. Lorsqu'il aura discipliné ses nerfs et amélioré son service, il deviendra l'une des plus dangereuses raquettes mondiales.

Robert Haillet : âgé de vingt-six ans ; il apprit à lire en même temps qu'à jouer au tennis. Champion de France en 1955 et 1956, il obtint sa meilleure performance aux dépens de Nielsen dans la coupe Macomber, à Monte-Carlo. C'est la faiblesse de son coup droit qui lui apporta le plus de déception dans les deux batailles de Coupe Davis qu'il livra en juin dernier.



Gérard Pilet, né en 1933, a vu comme Jean-Noël Grinda autre espoir du tennis français — sa carrière interrompue en 1956 par son appel à l'armée d'Algérie. Il se signala en 1951 par une victoire sur Darmon et il entra trois ans plus tard dans notre équipe nationale. Ses moyens physiques, son agressivité le rendent dangereux, bien qu'il manque de « finish ».

Xavier Perreau-Saussine appartient à l'équipe de France depuis 1954. Il est actuellement au quatrième rang du classement national, mais ses rapides progrès lui vaudront sans doute d'améliorer l'an prochain sa cote. Agé de vingt-cinq ans, il n'a pas eu l'occasion de participer à un grand nombre de tournois. Son « abattage » et son style moderne font déjà de lui un très redoutable adversaire.

Photographies Gilles de Kermadec.

La coupure de la guerre brisa les élans des jeunes, retarda la « reconversion » du tennis français, et la mise en train fut laborieuse au lendemain des hostilités. Bien jouer au tennis est une question de don ; c'est aussi une question de travail, c'est-à-dire de temps, et l'amateur ne peut toujours passer un nombre d'heures suffisant sur les courts. Or, pour atteindre la forme des athlètes américains ou australiens fréquemment pris en charge par leur Fédération, il faut s'astreindre à un entraînement intensif incompatible avec la vie de bureau.

Depuis deux ans, l'équipe de France, animée par M. Berthet, semble ressuscitée. Non qu'elle puisse déjà avoir l'ambition de reconquérir la Coupe, mais ses membres ont épisodiquement remporté de magistrales victoires sur les meilleurs joueurs du monde. Il est évidemment surprenant de voir Pierre Darmon battu par le Britannique Wilson alors qu'il est venu à bout du champion australien Lewis Hoad. Cette double performance accuse une inquiétante variation de forme, elle indique aussi que le pire peut être suivi du meilleur. Le problème est le même pour Robert Haillet. Nos deux « têtes de série » se sont hissées au premier plan du tennis mondial, mais le manque d'habitude des grandes compétitions fait parfois craquer leurs nerfs. Il ne faut pas chercher d'autre explication à ces balles qui subitement partent dans les tribunes, s'enfoncent dans le filet ou semblent gracieusement offertes aux coups décisifs de l'adversaire. Dans le match qu'il gagna contre l'Anglais Davies, Pierre Darmon égala pendant une demi-heure les plus prestigieux champions de l'année. Il était alors réconfortant de constater qu'à la pure puissance physique il associait les réflexes, cette intelligence du jeu qui est dans la tradition du tennis français. Voilà pourquoi nous avons perdu la coupe Davis, voilà pourquoi nous avons l'espoir de la ramener un jour chez nous.

CLAUDE BAIGNÈRES.

LES COMMUNS S'ENNOBLISSENT

Façade d'arrivée et jardin, avant (1) et après transformations (2).

2.

I

La Bergerie de Paulette à Grosrouvre

En Ile-de-France, on peut se croire loin de Paris. Mais, si campagnarde qu'elle soit, une maison de cette région ne se décore pas forcément en style rustique. Les meubles des grandes époques, bien choisis, voisinent aisément avec les murs à la chaux et les sols en tomettes. Il fallait être Mme Paulette et, comme elle, se trouver à la pointe de la mode et de la vie mondaine — elle est aussi Mme de La Bruyère — pour aménager en se jouant des bâtiments, du temps de Louis XIII il est vrai, mais qui ne sont en fait que granges, hangars et bergeries d'une ancienne ferme.

Acheté il y a dix ans, cet ensemble, dont nous reproduisons des photographies « avant » et « après », ne présentait, bien entendu, aucun confort intérieur, même élémentaire ; le sol, dans sa presque totalité, était de terre battue, le jardin en friche, la mare enfouie sous les broussailles, les clôtures croulantes, les murs nus.

Comme, en partant d'une « forme », elle voit déjà le chapeau terminé, Paulette a tout de suite imaginé, avec son goût toujours en éveil, ce que pourrait donner, au prix de quelques travaux et de beaucoup de soins, la transformation de cet ensemble vénérable dont l'état aurait découragé tout autre qu'elle. Aux bergères de la fable, reléguées dans les trumeaux, succède une magicienne de Paris.

Restaurée, confortable, fleurie, couverte de vigne vierge et de chèvrefeuille, sa maison est aujourd'hui le reflet de sa personnalité : sobre et raffinée. Dans un cadre simple, des couleurs harmonieuses, des meubles de qualité. C'est l'opposé de la maison-maquette, fonctionnelle ou étonnante à tout prix.

Pourquoi le rapprochement de certains objets donne-t-il à ceux-ci tant de cachet ? Pourquoi des couleurs inattendues chantent-elles si bien ? Pourquoi, au seuil de chaque pièce, ne peut-on s'empêcher de pousser un petit cri ? Parce que Paulette a simplement pensé à tout. L'émerveillement naît ici de la parfaite adaptation des choses.

A. F.

3.

L'ancienne maison des chèvres, avant (3) et après (4), devenue le domaine du fils de Paulette. Une grande pièce avec une salle de bains; c'est presque l'indépendance.

4.

AU REZ-DE-CHAUSSÉE

Deux aspects du salon. Sur le sol en carreaux du XVIII^e *s., un tapis blanc et deux fauteuils Louis XIII, dits « de malade », à crémaillère réglable : nous n'avons pas tout inventé ! (5). A l'autre extrémité de la pièce, le coin du feu. Deux fauteuils confortables recouverts de lainage écossais encadrent la cheminée ; au sol, un tapis vert. Bar aménagé derrière les portes de bois sculpté (6).*

La salle à manger (7), meublée en haute époque, est éclairée aux bougies par trois appliques Louis XIV. Un tapis de haute laine recouvre en partie le carrelage d'époque.

5.

7.

6.

Paulette n'a pas seulement le don de créer des chapeaux, elle compose aussi des massifs pour son jardin et de merveilleux bouquets (8 et 9).

8.

10.

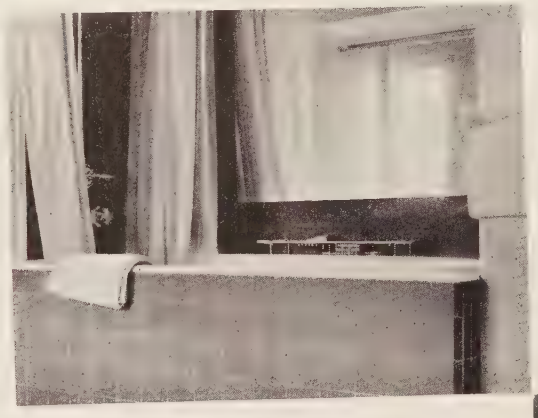
Une des chambres d'amis, amusante avec ses deux lits de fonte Napoléon III. La grande modiste a drapé elle-même le « turban » d'Indienne à fond rouge qui retient le voilage blanc (10).

9.

14.

13.

15.



12.

11.

AU PREMIER ÉTAGE

Il y a trois chambres. Celle de la maîtresse de maison, avec son lit capitonné rose et absinthe et son fauteuil rose pâle à franges blanches; sur le parquet (lavé, jamais ciré), tapis de laine à fleurs romantique; rideaux de coton blanc doublés de chintz imprimé rose et vert. Les murs, passés à la chaux comme dans toute la maison, sont relevés de bleu pâle autour des fenêtres (11). Salle de bains attenante, carrelée de tomettes rouges (12). Les deux chambres d'amis sont Empire (13 et 14). Elles possèdent chacune un lavabo, une douche leur étant commune.

16.

17.

Aperçue de la chambre de Paulette, la campagne s'étend très loin au delà du faîtage de tuiles (15). Derrière la maison, un grand jardin planté de noisetiers et de peupliers. Il a dû être entièrement retracé. Un potager existe à l'écart, invisible ici. Pour retrouver le tracé initial de la mare, assainie, il a fallu raser une véritable brousse (16). Une piscine de 12 m. sur 2 m. est alimentée par le puits et se déverse dans la mare (17).

Photographies G. de La Bégassière, Adrion.

1.

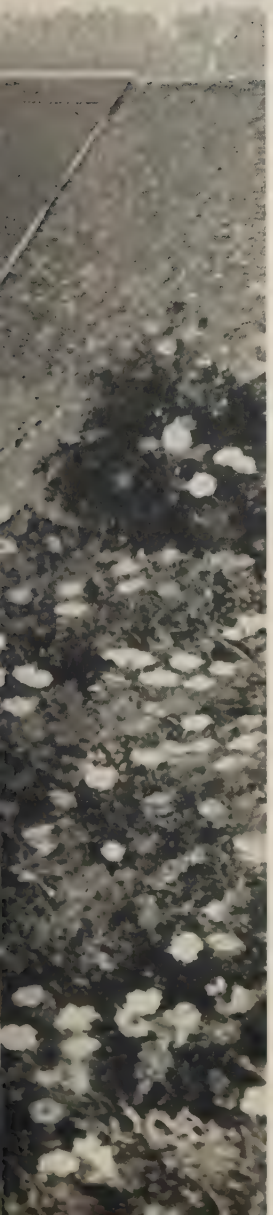
II

Les Écuries du Prince de Condé en Touraine

2.

3.

Côté village, une échauguette prise dans le toit se profile dans le ciel, telle une tour de guet (1). La cour Condé dans son ensemble (2) : bâtiment d'habitation à droite; au fond, les garages ; à gauche, les anciens communs qui abritent l'atelier où la maîtresse de maison fait de la peinture. La salle à manger (3) a conservé sa cheminée de pierre.



Il est des retours, il est des prédestinations qui feraient croire à la bienveillance du sort. Ainsi, des bâtiments construits, sous le règne de Louis XIV, par le grand Condé, au château de Trèves, près de Saumur, reviennent aujourd'hui à l'une des descendantes de ce prince. La demeure que vous voyez ici a été sauvée de la destruction par une femme de goût, qui l'a moins disputée au temps qu'à l'indifférence des hommes. Du château de Trèves même, vieux de dix siècles, il ne reste que ruines : une terrasse et la superbe tour-donjon, construction militaire du XV^e^ siècle, entreprise par Robert Le Maçon, chancelier de France. Les écuries, ajoutées par « Monsieur le Prince », auraient péri comme le reste, faute de soins, si la comtesse d'E... n'avait résolu de s'y installer, cohabitant, jusqu'à la fin de leur bail, avec les fermiers, qui occupaient les lieux dans des conditions tout à fait primitives.

Vers 1937, abattant nombre de cloisons et grattant l'enduit des murs, on est arrivé à retrouver partout les blanches pierres de tuffeau, merveilleusement appareillées. Le chauffage central fut installé, ainsi que l'électricité, une pompe, des salles de bains, et la cour Condé devint cette gentilhommière qui arrête le passant. Ses écuries, sans être aussi belles que celles de Chantilly, sont décorées, à l'un des angles du pignon qui regarde la Loire, d'une très jolie échauguette à encorbellement. Le premier prince du sang pouvait y loger tout son train d'équipage : quatre-vingt-dix-neuf chevaux blancs et une mule (le roi possédant cent chevaux blancs et personne n'ayant le droit de l'égaler).

Les terres qui entourent le domaine sont cultivées à la manière des jardins de curé. Les chambres Louis XV, aménagées dans l'ancien grenier à fourrage, n'ont rien à envier aux salons et à la salle à manger Louis XIII, pris dans le logis des « piqueux » et des palefreniers. Voici les saloirs où l'on cachait jadis le sel pour ne pas payer les impôts dont cette denrée était grevée,

4.

Vue extérieure et intérieure de l'atelier s'ouvrant de plain-pied sur la cour. Aux murs peints à la chaux, quelques toiles aux accents sonores. Un pick-up réunit ici les hôtes de la comtesse d'E... pour leur faire entendre du Bach ou du jazz (4 et 5).

5.

et qui arrivait de Nantes par bateau. Le souterrain subsiste aussi, qui unissait la cour Condé au château de Milly, résidence de Richelieu, et le passage des caves entre Condé et Saumur est toujours en parfait état. La cour Condé resta dans la famille du vainqueur de Rocroi jusqu'au milieu du XVIIIe siècle. Après avoir été morcelée et transférée de l'un à l'autre, elle vient d'être acquise par le baron et la baronne Damas, cette dernière étant née mademoiselle de Condé, une des descendantes indirectes du prince lui-même, sa descendance directe s'étant éteinte avec le pitoyable amant de Sophie Dawes, trouvé pendu à une des fenêtres du château de Saint-Leu, le 26 août 1830. Le duc d'Enghien, fusillé en 1804 sur l'ordre de Bonaparte, était le fils de cet homme. Ainsi finit, par un meurtre et par un accident inavouable, cette grande race, qui nous a légué des victoires et des chefs-d'œuvre d'habitation. LÉAH LOURIÉ.

C'est au premier étage qu'est le salon où l'on se tient plus volontiers à l'arrière-saison. Les meubles ont été choisis pour leur confort et les couleurs, très heureusement harmonisées sans banalité. Dans l'angle de la pièce, un petit escalier conduit à un palier aménagé pour le repos et décoré, lui aussi, de fleurs (6).

6.

11. *Le palier du premier étage sur lequel donnent les chambres forme un autre salon inattendu. Couleurs vives, bois ciré, sol carrelé, objets rares ou amusants lui impriment ce caractère raffiné et rustique (11 et 12).*

7.

8.

12.

Une petite antichambre introduit dans le domaine capitonné de la maîtresse de maison (7) ; par la fenêtre on aperçoit le village (8). Deux chambres : l'une, celle d'un jeune homme, très exiguë, a été meublée simplement d'un lit en tôle peinte Napoléon III (9) ; l'autre, celle de l'invité, donne sur la cour. Lit décoré d'un baldaquin Napoléon III (10).

9.

10

Photographies Pierre Jahan

de Paris à Honfleur chez les

ANTIQUAIRES

BEAUCOUP de nos lecteurs séjournent, au mois d'août, à Deauville ou dans ses environs. C'est à leur intention que nous avons prospecté la route de Paris à la mer, où nous avons retrouvé la même diversité que chez les antiquaires de l'Est de la Normandie : d'une part, des meubles rustiques (dont certains fort beaux), principalement du pays de Caux ; d'autre part, un choix important d'objets des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, de toutes régions et à des prix généralement abordables.

Malgré ce défaut de spécialisation, les magasins que nous avons visités méritent, à des titres divers, d'être choisis comme but de promenade. Nous avons été surpris de constater qu'il n'existe plus actuellement d'antiquaire à Deauville et que Trouville n'en possède qu'un. Mais les amateurs de trouvailles se rattraperont très largement dans la pittoresque cité d'Honfleur, qui, à juste titre, a fixé un nombre important de marchands.

En septembre, où l'intérêt se concentre plus spécialement sur les régions propices à la chasse, nous visiterons la Sologne, et nous formons déjà des vœux pour que ceux de nos lecteurs qui voudront bien emprunter les sentiers que nous leur aurons tracés aient la possibilité de réaliser de magnifiques « doublés ».

SAINT-SÈRE.

1.

2.

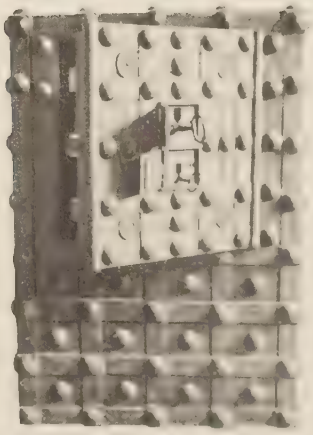
A PACY-SUR-EURE

Au Marteau d'ivoire : lampe d'opaline vert pâle d'époque 1880 avec son abat-jour (15 000 francs) (1). — Magnifique lit d'époque Louis XIII, en noyer, colonnes torses, motifs amours, fruits et fleurs (150 000 francs) (2). — Lanterne d'auberge du XIX^e siècle en cuivre sur laquelle était écrit : « Ici on loge à la nuit ». (25 000 francs) (3).

3.

4.

5.



A PACY-SUR-EURE

Chambre en acajou d'époque Directoire. Pieds Jacob, quatre tiroirs, dessus cuir (38 000 fr.) (4). — Coffre de Corse du XVIII^e siècle, en bois cloué doublé de tôle (60 000 fr.) (5).

6.

A ÉVREUX

Chez Stany Duchemin : paire de landiers de la fin du XVIII^e *s. (18 000 francs). — Chenets de 1 200 à 3 500 francs la paire. — Chaudron (2 000 francs) (6).*

7.

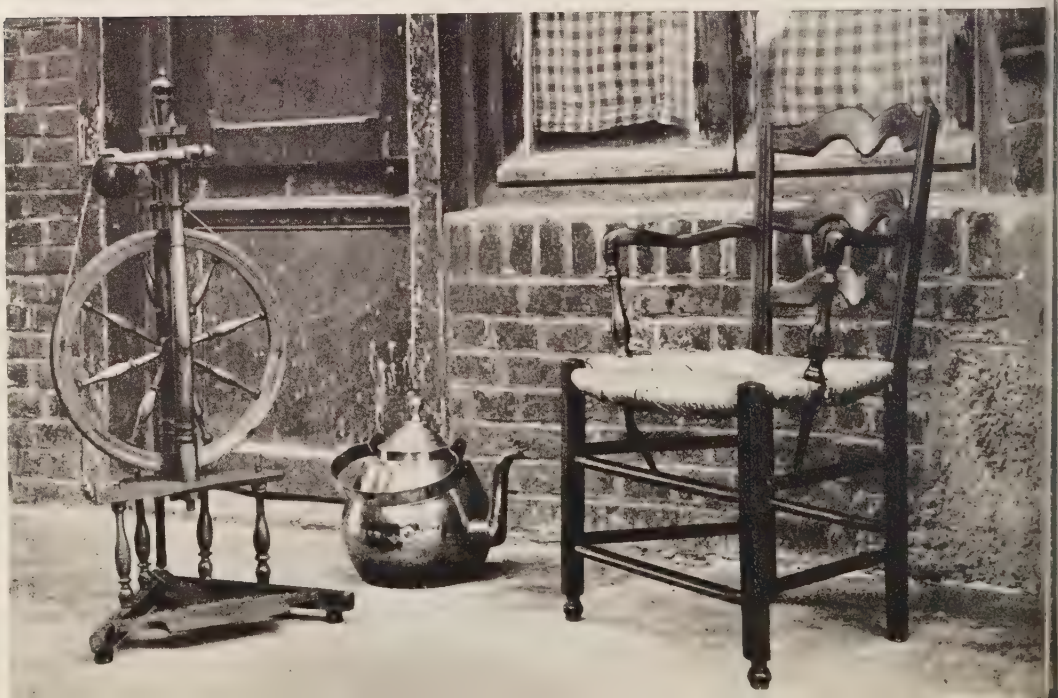
8.

A ÉVREUX

Chez Henri Lamare : commode secrétaire en ronce d'acajou d'époque Louis-Philippe (52 000 fr.) (7). — Coffre d'époque Renaissance, en chêne (39 000 francs). Série de moules en cuivre du XVIII^e *s. (5 000 francs l'un) (8).*

A LISIEUX

Chez Langlais : rouet en chêne du milieu du XIX^e *siècle (7500 fr.) — Fauteuil Louis XV, siège paillé (6 500 fr.). — Bouilloire en cuivre 1830 (11 000 fr.) (9).*



9.

10.

A CANAPVILLE

Chez Duchène : meuble 2 corps en chêne, transition Louis XIII Louis XIV, ferrures en fer forgé (60 000 francs) (10).

11.

12.

A BONNEVILLE-SUR-TOUQUES

Chez Gisèle Masselin : chaise à porteurs XVIII^e *siècle avec ses peintures d'époque, intérieur gainé (40 000 francs) — Bergère rustique normande d'époque Louis XVI (20 000 f.) (11). — Meuble en chêne d'époque Louis XVI à 2 corps (Pays d'Auge) (58 000 francs). — Chaise à barette paillée, en merisier Louis-Philippe (4 000 francs). — Petit bureau d'époque Louis XV (17 000 fr)*

Dans la vitrine, un ensemble de pièces de forme très variées en faïence de Lunéville (de 3 000 à 15 000 francs) (12).

13.

14.

15.

16.

A VILLERVILLE

Chez Mme Fernand Ledoux : cloche à fromage en Wedgwood vert (9 000 francs) (13). — Un remarquable lit en fer « à la cathédrale ». Attributs de chasse et de pêche (35 000 francs) (14). — Pot à pharmacie en cristal du milieu du XIXe siècle, dont le bouchon constitue un second flacon (15 000 francs) (15).

A TROUVILLE

Chez J. Catherine : paire de dessertes de salle à manger d'époque Napoléon III, en acajou. Tablettes en cannage. Tiroir dans la ceinture, dessus marbre (30 000 francs les deux). — Pièces de forme en faïence Jersey XIXe s. (de 4 000 à 10 000 francs) (16).

17.

18.

A HONFLEUR

Chez Charles Lecoq : ensemble de six chaises cannées, en merisier (30 000 francs). Guéridon romantique en merisier (20 000 francs) (18). — Table acajou à abattants, pieds Jacob (35 000 francs) se détachant sur un paravent en toile peinte d'époque Napoléon III (18 000 f.) (17). — Pot à huile en étain du XVIII^e *siècle (8 000 francs). Série de mesures en étain du* XIX^e *s. (7 000 francs) (19).*

19.

Photographies G. de la Bégassière.

THÉATRE

PAR ROBERT KEMP

de l'Académie Française

De sa masse, de son ombre géante, la pièce d'Eugène O'Neil, *Long day's journey into night*, *le Long Voyage vers la nuit*, domine cette fin de saison. Elle est venue au Théâtre Sarah-Bernhardt précédée d'un brouhaha d'éloges. On la disait audacieuse et très moderne. En réalité, elle semble dater du Théâtre Antoine, et rappelle *Une belle journée*, d'Henry Céard. O'Neil, qui ne dissimule pas qu'elle soit autobiographique, y décrit une journée entre les journées de sa famille, où il ne fut pas gai. C'est-à-dire que les événements sont le petit déjeuner, où l'on rit comme le ciel, qui est pur, et les fleurs du jardin qui s'ouvrent. Et puis, des soupçons, des guettes autour de la maman, pour l'empêcher de courir chez le pharmacien demander sa dose de morphine — on veut la défendre de son vice — des coups de whisky, la patience que le père essaye de réussir, avant d'aller au lit ; et des dialogues et des monologues... Ceux-là à n'en plus finir. Peu active et même remarquablement statique, la pièce d'O'Neil est au moins bavarde. Bavarde comme l'était la prose — mais, elle, enchanteresse — de Marcel Proust... Si l'on veut que ce *Journey* soit moderne, on dira qu'il l'est par un pessimisme proche du sartrien. Mais le réalisme de 1880-1890 était pessimiste aussi et goudronneux... On cherchait déjà le relief dans la platitude, ce qui est l'esthétique même du *Journey*. Et qui a mieux exagéré — il faut toujours exagérer dans ces cas-là — les horreurs de la vie quotidienne que Céline dans son antérieur *Voyage au bout de la nuit* ? Ne parlons pas de nouveauté, de novation. Bien entendu, exception faite pour la petite bonne Cathleen, dont la fraîcheur et l'innocence éclairent cette sombre comédie, pendant trois minutes (sur près de quatre heures), les personnages, père, mère et deux fils, ont des complexes ; ce sont leurs crapauds au fond d'un trou, sous la pierre. Le père, c'est l'avarice, qui lui a fait rater une carrière de grand acteur. Au lieu d'être un Irving, un Laurence Olivier, un Mounet-Sully, il a déchu dans le mélo. Il a gagné de l'argent sans gloire. Son repentir est colmaté par la joie qu'il a d'avoir de l'argent ; et celle de le bien défendre, fût-ce contre son fils cadet, tuberculeux, qui voudrait bien aller dans un grand sana. Mais papa trouve qu'une ferme au grand air suffira. Au besoin l'hôpital. Mais nous connaissons Harpagon.

Le crapaud de la mère, je vous l'ai dit, c'est la morphine. Il lui en faut, pour oublier les déceptions, la monotonie, les piqûres de mouche de la vie. Elle ruse, la prisonnière, contre la « haute surveillance » des siens. Elle arrive à trouver sa dose. Et alors, elle se transforme. Sa loquacité, dont nous aurons à souffrir, se déchaîne. Elle dit son passé, elle remonte au « temps perdu » et le délinéamente en petite-fille de Proust, qui a hérité les défauts, non les sorcelleries, du grand-père. Elle raconte éperdument son autrefois ; geint ou s'exalte... A la fois pitoyable et écrasante...

Le fils aîné sait qu'il n'est bon à rien, paresseux et mal doué. Il est amer et haineux. « Je te hais ! » hurle-t-il à son frère dans un accès de rage. Il doit haïr tout le monde, ses proches d'abord, et lui-même. Quant au tuberculeux, en qui l'on prétend qu'O'Neil s'est représenté lui-même, il ne songe guère qu'à son mal, à son « myself » en péril. Il a raison puisqu'il se sauvera et qu'il aura le Prix Nobel. Mais ce n'est pas son génie qui brille ici : seulement sa nervosité, son angoisse provocatrice, sa défense désespérée contre l'avarice paternelle.

La journée passe : 8 heures 30 ; 12 heures 45 ; 13 heures 45 ; 18 heures 30 ; 24 heures... On donne les heures des quatre actes. A 24 heures, on court au lit. Demain matin, breakfast, fausses minauderies de tendresse et de bonne humeur ; rechute dans le bitumineux... La vie, est-ce que cela se vit ? Cela se traîne, comme un vieux fardeau au bout d'une corde. Philosophie noire et simple. Le deuil est de rigueur.

J'accorde que le travail est bien fait. Trop bien : minutieux, tatillon, avec un excès de zèle et un surpoids de détails... Et comme le langage américain, même si l'on sait un peu l'anglais, est très difficile, paraît confus, nasal, guttural, je vous jure que l'épreuve est dure. Je ne me souviens pas d'en avoir subi une plus pénible dans toute ma carrière...

Deux remarquables acteurs du Théâtre National Américain, Jason Robards et Florence Eldridge, dans une scène de « Long Voyage vers la nuit ».

J'ai pris beaucoup plus de plaisir à une reprise excellente de *l'Echange*, de Claudel. Il est vrai que nous étions assis dans le jardin du cloître Saint-Séverin, devant un des gigantesques marronniers. Louis Laine se balançait et la balançoire était accrochée à une des grosses branches, dans l'épais feuillage. A mesure qu'épaississait la nuit, on perdait de vue les ogives du cloître ; la brise se levait... Pollock Nageoire proposait laidement à Louis Laine de lui acheter sa femme, Marthe la « douce-amère », et célébrait la puissance de l'argent. Vilain monsieur, et c'est bien vainement que Claudel avance qu'il y a mis un peu de lui-même. Quelle invraisemblance... Louis Laine, poète par le besoin de liberté, de la liberté que l'argent assure, tombe du rang de poète bucolique, qu'il occupait si bien sur sa balançoire, à celui de goujat répugnant. Puis, il sera l'amant de l'esbrouffante Lecky Elbernon, la possédée de théâtre... C'est ce qu'il fera de moins laid. Mais pourquoi raconter *l'Echange* ? Bien que la pièce soit d'accès étroit, on a fini par la comprendre. Pas toujours de la même façon. Mais elle a en elle tant de vie, de lyrisme, d'humour cynique ; — de force ! M. Guy Suarès devra la redonner au printemps prochain. Sa mise en scène, bien aisée dans un cadre tout fait et ravissant, est bonne. Les interprètes aussi. Surtout Mlle de Boysson, une Marthe très émouvante, murmurante et moelleuse. M. Laurent Terzieff a une jolie voix, un physique adolescent. Il rend Louis Laine presque aimable ; je veux dire presque pardonnable, à cause de sa lyrique inconscience. Mlle Renée Barell a de l'éclat, de la voix et du feu. Je ne discute que M. Claude Martin. Je ne vois pas Pollock Nageoire aussi menu et étriqué ; mais exubérant et massif. Sur quoi je suis en désaccord avec mon cher et admirable confrère Gabriel Marcel. Querelle légère...

Alternons les bons et les mauvais souvenirs. Pour moi, en dépit des historiens et exégètes des *Nô* japonais, des lettres de reproches que j'ai reçues, pour avoir avoué à quel point m'avaient ennuyé ceux que nous a présentés le Théâtre des Nations, le Nô, pour un cerveau français, n'est pas tolérable. Il est

La magnificence des costumes, l'étrangeté des masques, le décor linéaire et les musiciens accroupis sont les éléments immuables du Nô japonais.

authentiquement incomestible. On a beau célébrer sa majesté cérémoniale — je pensais à une messe, dite dans un village vide par un vieux prêtre paralysé — et l'incommunicable perfection des textes, ces petites histoires insignifiantes, prétentieusement présentées, avec lenteur, majesté, fierté, me rendent malade. Ils étaient trois Nô, ce soir-là : deux faiblement dramatiques, et le troisième, plus faiblement encore, comique. Une farce à pleurer, de deux valets ivrognes. Je la donnerais pour une réplique du *Médecin malgré lui*. Pourtant, voilà quelques années, j'avais vu avec plaisir, presque enthousiasme, des *Nô* choisis par Claudel et joués au Musée Guimet. Sans doute, le rusé Claudel avait

choisi des *Nô* tolérables aux esprits occidentaux. Les costumes étaient splendides. Ceux de la soirée au Théâtre Sarah-Bernhardt furent beaux, sans éblouir.

Bonne soirée au château d'Angers. On créait une adaptation par M. Albert Camus du *Chevalier d'Olmedo*, de Lope de Vega. Le langage de Camus, dont je ne puis mesurer la fidélité à l'original, est une joie... La phrase est ardente, portant panache au bonnet, et alerte et musicale. Pleine de sens, à vous faire croire qu'il y en a beaucoup dans la pièce. Mais ce n'est pas vrai. Le seul charme du *Chevalier d'Olmedo* est, pour moi, d'être du très jeune et naïf théâtre ; de l'intrigue espagnole à l'état naissance, et nue comme un bébé dans sa baignoire. C'est l'histoire d'une jeune fille, Inès, entre le beau cavalier qu'elle aime, qui vient d'Olmedo à Medina pour la regarder et respirer sa voix, Alonso ; et le cavalier Rodrigo, que son père lui destine. Un papa gâteau ! Il suffirait qu'Inès dît : « C'est Alonso que je veux ! », et la chose irait de soi. Mais la craintive et romanesque Inès gâte tout avec un ruban vert attaché à sa grille, qui est pris par Rodrigo, quand il était destiné à Alonso. Et puis, elle vient raconter qu'elle veut entrer au couvent ; que Jésus sera son seul époux. Si bien que l'aventure traîne, et que le méchant Rodrigo a le temps d'organiser un guet-apens, près du pont, entre Medina et Olmedo ; et, lâchement, par un arquebusier à sa solde, il fait abattre le bel Alonso... Alonso qui l'a sauvé des cornes d'un toro ! Alonso, le héros des fêtes de Medina, où il emportait tous les tournois... Toute la distribution est en larmes ; même le roi d'Espagne. Cette distribution comprenait, sous la direction de Jean Marchat, metteur en scène de grande classe, Michel Herbault, séduisant cavalier, bien découpé en blanc sur les murailles grises, Jorris, Dominique Blanchar, toujours jolie ; mais surtout, dans le rôle d'une duègne proxénète, sorcière et prophétesse, Fabia, la merveilleuse Sylvie. Notre Sylvie que j'ai vue si souvent dans des rôles infiniment variés, et qui garde sa voix de cloche, son autorité, son articulation sans faiblesses, sa fougue. On l'acclamait.

L'Opéra a eu sa belle soirée : les *Dialogues des Carmélites*, de Bernanos (quelques coupures religieusement opérées sur le texte original) avec la musique de Francis Poulenc. Expédions les éloges mérités par les décors, nobles et bien assortis aux nuances du sujet, et par l'interprétation, où brillaient Denise Duval, Denise Scharley, Régine Crispin Rita Gorr ; et parmi les hommes, moins nécessaires, Depras, Giraudeau, Rialland... Séduit par le souvenir des nonnes dont il a pu écouter, à travers les grilles, les *Gloria Patri*, les hymnes, et les voix d'argent, Francis Poulenc les a fait chanter, tinter comme à l'Élévation sonne la clochette de l'enfant de chœur, tout au haut de leur registre... C'est pur, c'est angélique, c'est inhumain, et les artistes ne sont pas toujours à l'aise. Mais cela crée le *climat* de l'œuvre ; l'atmosphère conventuelle ; et ces souffles qui passent sur les lèvres pour monter bien vite au ciel, chargés d'amour et de supplications. Que Poulenc, qui fut longtemps l'Enfant Roi des *Six*, le page de Roméo, le chanteur de chansons amoureuses et ironiques du temps passé soit, dans ses logis secrets, un esprit religieux, nul n'en doute, qui a pu entendre les admirables « médaillons musicaux de son *Stabat Mater* à Strasbourg. Ce furent comme des grains de chapelet. Et la pièce de Bernanos a précisément cette qualité d'offrir une suite de scènes brèves, très différentes, où beaucoup de sentiments se voilent de peu de mots. Le talent de Poulenc ne va pas vers les longs développements symphoniques ; il fait tomber, une à une, des gouttes d'élixir. Un vieux debussyste ne s'y trompe pas. Il y a, de Claude de France à Poulenc une filiation, mais peu visible, ou audible, car les chants de Poulenc sont très loin des chants de *Pelléas*. A mon goût moins pénétrants, définitifs, irremplaçables... Assez capricieux même, et arbitraires. Mais ils ont un style ; et ils sont souvent expressifs.

C'est le chant des nonnes, celui de la prieure mourante, les pieux caquets des novices qui m'ont le plus charmé. Quant à l'écriture, dans son ensemble, elle est un peu facile, il en faut convenir... Cela vient au bout de la plume ; les coquetteries de l'harmonie sont des parures ; non le sang et le muscle de la musique. Poulenc a improvisé dans la ferveur dont la prose de Bernanos l'échauffe, et son improvisation est heureuse.

du Poulenc » ; et l'accord de ce tendre de cet Ariel avec le sombre, dogmatique et brûlant Bernanos est un paradoxe et un miracle.

Je dirai peu de chose sur le Concours 19 des Jeunes Compagnies. Mon avis est que ce concours dure trop. Tout ce qui [illegible] de la valeur, on l'a écrémé. Les jeunes troupes dignes d'encouragement poursuivent à Paris ou en province leur destin ; nous les connaissons ; nous nous intéressons à elles. Nous les « couvons »... Mais le reste, ce qui persiste à s'exhiber, ne vaut rien. Pour ma part, totalement découragé, j'ai renoncé à mes fonctions de juré. J'ai déserté. Il faut suspendre les épreuves pendant cinq ans, au moins, durant lesquels se formeront peut-être des groupes qui [illegible] l'audition.

Je n'ai donc vu qu'une pièce. Les précédentes de l'avis unanime, étaient intolérables. C'est le *Précepteur* de Lenz, adapté d'abord par Berthold Brecht — voilà le nom qui m'attirait — et traduit en français par MM. Sello et Jacob. Une comédie dramatique et bouffonne écrite en plein « Sturm und Drang » et farcie d'idées vagues sur la métaphysique et la révolution. Elle est animée, sonore ; elle vit. On y voit un jeune précepteur fort houspillé pour avoir séduit la fille de la maison ; il est protégé, sauvé, par un vieux philosophe qui doit ressembler à Emmanuel Kant. Sans oublier la fameuse montre qui se dérégla en l'honneur du 14 juillet, à Paris, je crois. Ce n'est pas ennuyeux. L'interprétation était suffisante. Mais une hirondelle ne fait pas le printemps ; et je ne vais pas, à propos du *Précepteur*, revenir de mon opinion sur les Jeunes Compagnies.

ROBERT KEMP,
de l'Académie française.

Il est intéressant de comparer les deux réalisations scéniques des « Dialogues des Carmélites », les solides décors qu'exige l'Opéra et les légers arceaux dont le théâtre Hébertot a tiré un si grand parti en y faisant jouer la lumière et les ombres.

La balance de « l'Echange » réunit Renée Barell et Laurent Terzieff sous le beau marronnier du cloître Saint-Séverin qui a bien abrité ce grand

LA MUSIQUE

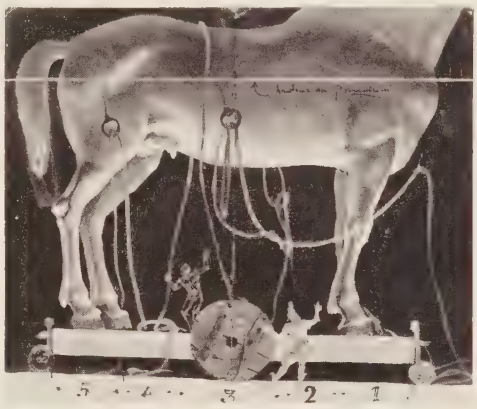
PAR CLAUDE BAIGNÈRES

BERLIOZ a lui-même forgé sa légende de « musicien maudit ». Et pourtant quel compositeur peut, de son vivant, rêver d'une carrière à la fois plus glorieuse et plus fructueuse que la sienne ? Toute l'Europe romantique l'acclama, et ne le vit-on pas défiler sur les boulevards de Paris, sabre au poing, dirigeant une armée d'instrumentistes et de choristes qui exécutaient sa *Symphonie funèbre et triomphale* ? Mais le seul succès que Berlioz eût vraiment prisé aurait été une victoire décisive sur le génie de Wagner. Et c'est en s'attaquant au maître de la Tétralogie qu'il rencontra son seul échec. Wagner ayant écrit la musique et le livret de *l'Anneau des Niebelungen*, Berlioz décida d'opposer à ce monument *les Troyens*. La légende méditerranéenne dressée contre la légende germanique ; les dieux de l'Olympe bousculant ceux du Walhala sur les marches de l'Opéra : l'ambition était immense. Et

« Les Troyens » ont inspiré à Mariano Andreu des costumes à la fois barbares et raffinés. Voici une de ces études représentant le chef des soldats grecs.

Berlioz perdit la bataille parce qu'il voulut la livrer bien qu'elle fût inutile. Car si ses *Troyens* étaient un chef-d'œuvre, la *Tétralogie* l'était aussi, et nulle comparaison ne s'imposait. *Berlioz* ne succomba pas sur le plan esthétique ; il fut vaincu sur le plan administratif. Ses *Troyens* se divisaient en deux ouvrages : *la Prise de Troie* et *les Troyens à Carthage*.

Avec le port de Carthage et le célèbre et gigantesque cheval de Troie, Mariano Andreu vient au premier rang des décorateurs de théâtre actuels.



Ils étaient tous deux trop courts pour occuper une soirée de spectacle, et réunis ils formaient un ensemble interminable. En définitive, Berlioz ne vit jamais représenter la version intégrale de son ouvrage. Même aujourd'hui, seuls des morceaux choisis sont connus du grand public, car ils font la fortune des concerts dominicaux.
Mais Berlioz a la chance, en 1957, que le goût britannique soit orienté vers des œuvres denses, copieuses, colossales. Il n'y a plus qu'à Londres que l'on puisse voir les ballets de Tchaïkovsky dans leur ampleur originelle. Seul Covent Garden pouvait oser monter

Jean Babilée, chorégraphe et danseur, a connu l'un des plus grands succès de sa carrière en créant « la Boucle » cet été, au casino d'Enghien.

les Troyens sans en retrancher une note. Et la tentative se révéla plus fructueuse que l'on ne pouvait l'imaginer, parce que « l'arrivée des Troyens à Carthage », « les adieux de Didon et d'Enée », « la mort de Didon » formaient notamment trois fresques d'un lyrisme brûlant et dont on soupçonnait mal les couleurs et la violence. Et cela sans parler de la *Marche troyenne* et de *la Chasse*, souvent exécutées en concert.
Il est vrai que le théâtre britannique a construit pour *les Troyens* un décor réaliste et grandiose signé par Mariano Andreu, qui a également dessiné des costumes où le classicisme troyen s'oppose à l'exotisme chamarré de Carthage. L'emploi de la stéréophonie n'a pas été l'une des moindres habiletés du metteur en scène John Gielgud, cependant que la beauté vocale et plastique de Blanche Thebom et de John Vickers justifiait l'irrésistible et réciproque passion de Didon pour Enée ; enfin la ferveur de Raphaël Kubelik, au pupitre de l'orchestre, déchaînait des flots de tendresse mélodique.
Berlioz a peut-être attendu plus de cent ans pour triompher ; mais la gloire est comme le bon vin : elle s'améliore en vieillissant. La preuve est faite.

Le Festival d'Enghien est chaque année un indispensable terrain d'expérience pour les jeunes chorégraphes. Jean Babilée vient d'y trouver l'occasion de mettre au point l'une de ses plus originales chorégraphies. Mieux que Lifar dans *Cinéma* ou Skibine dans *le Prince du désert*, le septième art lui a inspiré des séquences où le mirage de l'écran s'associe aux rêves du poète et à la technique de la danse. Sans jamais se départir de son style personnel, Babilée évoque par exemple la silhouette de Fred Astaire, tandis qu'évoluent autour de lui les ombres de Pearl White ou de Norma Shearer. Il n'a pas voulu réaliser un ballet d'essence purement dramatique, il n'a pas voulu se contenter d'un ballet acrobatique, comme dans *Balance à trois* ; il a gardé son humour un peu mélancolique, mais semble parvenu à une complète maîtrise de ses différents moyens d'expression. Il en a fait la synthèse, et, si son ballet fait le tour du monde, ce sera justice.
Le concours Marguerite Long-Jacques Thibaud s'est achevé dans une ambiance surchauffée ; et la canicule tout autant que le talent des candidats en était responsable. Les épreuves de violon n'ont pas été favorables à nos couleurs. Mais qui pouvait lutter contre la virtuosité et le lyrisme des Russes Boris Goutnikov et Victor Pikaisen ? Le troisième prix est revenu au Britannique Ralph Holmes.
Chez les pianistes la lutte fut plus égale. Le premier prix ne pouvait échapper au Hongrois Peter Frankl ; mais dans cette pléiade de concurrents s'est révélé un jeune artiste français dont l'intelligence, la sensibilité font honneur à notre Conservatoire : Gabriel Tacchino. Je crois bien que depuis Samson François et Philippe Entremont l'école française n'avait pas produit un artiste aussi total, unissant tant d'autorité à tant de délicatesse.

C. B.

CINÉMA

PAR MARCEL LASSEAUX

LA LOI DU SEIGNEUR (B). Comédie américaine de mœurs, en couleurs, d'après le roman de Jessamyn West (*). « *Palme d'Or* » *au Festival international de Cannes, 1957.* — CADRE – L'État américain d'Indiana, au temps de la guerre de Sécession. SUJET – La vie d'une honnête famille quaker, dont le mari est un pépiniériste réputé et la femme... le pasteur apprécié de la communauté confessionnelle dont le ménage fait partie. RÉALISATION – Billy Wilder : intelligence, finesse, gentillesse... INTERPRÉTATION – Ensemble parfait, du vétéran Gary Cooper tout en nuances à l'énergique Dorothy McGuire, en passant par la truculente Marjorie Main et le jeune Anthony Perkins, qui a une vraie « présence »... Quant à l'oie Samantha, elle ne craint personne pour l'autorité, le métier et le sens de l'humour. Dieu veuille lui épargner les affres de la broche, en récompense de son mérite !... NOTE – Film charmant, frais, malicieux, plein d'invention et de drôlerie basées sur une observation juste et toujours en éveil. L'adresse et le savoir-faire de Wilder se donnent ici libre carrière pour croquer au vol et sans avoir l'air d'y toucher mille détails plus pittoresques et plus savoureux les uns que les autres. C'est un humour d'une excellente qualité. Malheureusement, la fin n'est pas de la même veine. Dès que l'on voit la famille Birdwell aux prises avec la guerre qui vient perturber sa quiétude et son pacifisme de principe, le ton devient subitement lourd, empêtré dans le sérieux, le grave, le dramatique, le cas de conscience... J'admets fort bien que le sujet par lui-même ne prêtait pas au badinage mais alors il fallait s'y prendre comme l'habile auteur du livre : ne faire qu'une très brève incursion sur ce terrain brûlant, sans perdre le sens de l'ironie voilée d'ailleurs, et passer... En voulant sans doute relever le ton de son ouvrage par de graves considérations sur le droit de tuer et celui de se dérober au devoir de la défense commune, Wilder a nui à la fantaisie de cet ouvrage sans traiter à fond le grave problème qu'il ne pouvait évidemment qu'effleurer mais qui suffit à nous laisser fâcheusement sur une pesante impression d'ennui.

L'ÉTRANGE MONSIEUR STEVE (A). Film français de « gangsters ». — CADRE – Banque privée, casino, bureaux de P. M. U. et autres lieux. SUJET – L'engrenage de canailleries dans lequel un jeune employé de banque se trouve pris par la faute d'un bandit qui l'a « adopté ». RÉALISATION – Bailly : ne manque pas d'adresse et d'intelligence. INTERPRÉTATION – Jeanne Moreau : sans intérêt ; Philippe Lemaire : la veulerie de son rôle ; Armand Mestral : crapule souriante et nonchalante très bien campée ; Lino Ventura : un « dur » brutal et grossier, très pittoresque. NOTE – Petit film sans prétention ni importance mais pas ennuyeux du tout. Psychologie des personnages assez rudimentaire ; comportements passablement arbitraires par moments mais l'intérêt est soutenu, les « suspenses » bien ménagés ; les thèmes convenablement renouvelés. Après tout, ce n'est pas si négligeable...

MA FEMME A DES COMPLEXES (B). Comédie américaine, en couleurs. — CADRE – Cabinet d'un psychiatre et autres lieux. SUJET – Expert à fournir à ses clientes l'explication d'innombrables complexes imputables à cet être notoirement balourd, nocif et incompréhensif : le mari, un psychanaliste éprouve bien de la peine à débrouiller ses propres affaires de cœur. RÉALISATION Nunnally Johnson : insignifiance consternante. INTERPRÉTATION – Dan Dailey, Gingers Rogers : courageux dans des rôles impossibles ; Barbara Rush-Randall : excellents ! David Niven : consciencieux comme toujours. NOTE – Pièce filmée, étouffant dans trois décors et succombant sous le poids d'un bavardage intolérable. S'il n'y avait pas quelques scènes où un semblant d'humour galvanise soudain l'indifférence du spectateur, ce serait à y renoncer ! Notons que ces heureux passages doivent beaucoup (sinon tout) à la silhouette d'un pittoresque imprévu et mordant de Randall, d'une justesse d'accent corrosive en amoureux dérangé du cerveau. A signaler aussi la gentillesse piaffante et trépignante de la fougueuse Barbara Rush.

Couple piquant : lui, Tony Randall, farfelu sur le divan de dissection du psychanaliste ; elle, Barbara Rush, piaffante, trépignante, inconsciente... (Ma femme a des complexes.)

*Yeux plus clairs qu'aigues-marines, bouche en tirelire, charme acidulé de Marie-Chantal anglaise : Elvi Hale ! La meilleure création d'*Un yacht nommé Tortue, *son premier film.*

Romantisme très cinéma : fumigène et projecteur embusqué « hors champ » ! Jeanne Moreau y guette ses complices près du hors-bord qui va assurer leur fuite. (L'étrange M. Steve.)

Gary Cooper médite d'échanger contre un de bonne mine la jument mal bâtie mais table à la course que Marjorie Main se con à essayer de retenir. (La loi du Seigneur.

UN YACHT NOMMÉ « TORTUE » (B). Comédie humoristique anglaise, en couleurs. — CADRE – Un yacht à bout de souffle. SUJET – Hardie croisière menant d'Angleterre en France et retour une demi-poignée de « marins du Dimanche » et de femmes qui n'en peuvent mais... RÉALISATION – Wendy Toye : ne casse vraiment rien. INTERPRÉTATION – Équipe moyenne : Gregson, Parker, Mitchell, June Thorburn, etc. A signaler la jeune Elvi Hale, dont le piquant acidulé est charmant dans un rôle à la Marie-Chantal. NOTE – Action languissante. Intrigue inconsistante. Humour rare et laborieux. Beaucoup de bla-bla-bla, de fatras, d'invraisemblance, notamment sous le rapport du dénouement. De vagues réminiscences de *Geneviève*, avec cette sorte de compétition entre deux bateaux (au lieu de voitures) et cette pauvre petite jeune mariée obligée de saccager sa lune de miel pour complaire aux goûts sataniques de son époux pour la navigation à bord de vieilles bailles faisant eau de toutes parts. Ç'aurait pu être très drôle et ce l'est vraiment peu. L'humour anglais nous avait habitués à mieux...

M. L.

(A) Adultes seulement.
(B) Toutes personnes.
(*) Chez Stock.

EXPOSITIONS

PAR RENÉ BAROTTE

Phot. J.-P. Sudre.

MAITRE DE MOULINS. *Portrait présumé de Marguerite d'Autriche.*

AU MUSÉE DE L'ORANGERIE
La collection Lehman

Robert Lehman, le banquier de New-York, n'a pas hésité, pour la grande joie des amateurs français, à faire traverser l'Atlantique aux chefs-d'œuvre qu'il possède. Pour eux, le cadre de l'Orangerie des Tuileries fut transformé. On a en effet installé ces tableaux, ces sculptures, ces objets d'art d'hier et d'aujourd'hui exactement comme s'ils n'avaient pas quitté l'appartement de leur propriétaire. Ce dernier n'appartient pas à la catégorie banale des amateurs américains achetant telle ou telle pièce maîtresse en se basant sur les fluctuations de la mode. S'il a quelques tableaux modernes, ceux-ci ne sont pas abstraits, ils sont signés : Renoir, Gauguin, Seurat, Modigliani, Matisse ou Van Gogh. S'il possède un admirable dessin de Suzanne Valadon : *Jeune femme se lavant le pied*, cette œuvre peut voisiner ici avec une *Vierge à l'enfant* attribuée à Hugo Van Der Goes, exécutée vers 1450. C'est aux plus grands anciens que ce collectionneur d'aujourd'hui accorde sa préférence. Son père, Philippe Lehman, acheta déjà, longtemps avant la dernière guerre, des italiens, des flamands, des hollandais et des français. N'a-t-il pas acquis de bonne heure ce portrait de femme de Paolo Uccello, ce retable de Giovanni di Paolo, ces Memling et un des plus beaux Goya qui existent, *la Comtesse d'Altamira*, cela à une époque où l'inoubliable auteur de la *Maja vestida* n'était pas encore recherché ? Peu à peu, le père et le fils constituèrent une des collections les plus belles du monde. Ils y ajoutèrent des œuvres aussi capitales que ce Pétrus Christus représentant *Saint Eloi orfèvre*, des Bellini, des Botticelli, des Cranach et, parmi les Français, un extraordinaire Maître de Saint-Gilles, *la Madone à l'Enfant*, sans oublier un des plus importants tableaux du XVe siècle : le portrait présumé de Marguerite d'Autriche par le Maître de Moulins. Pour les Anciens, Robert Lehman s'adressa à des critiques très avertis, Lionnelo Venturi entre autres, et surtout Bernard Berenson qui fut son maître en histoire de l'art. Pour les modernes, il frappa bien souvent à la porte de Vollard. Agrémentée de bijoux italiens ou allemands, de tabatières, d'émaux peints, de majoliques, de céramiques persanes, d'aquamaniles, de ces fontaines en forme d'animaux que les gens du moyen âge utilisaient pour leurs ablutions, cette collection, également enrichie de tapisseries et de meubles, est une des plus éclectiques qui soient. On y regrette d'autant plus la présence de tableaux très moyens comme le portrait de Gérard de Lairesse appartenant à la dernière période de Rembrandt.

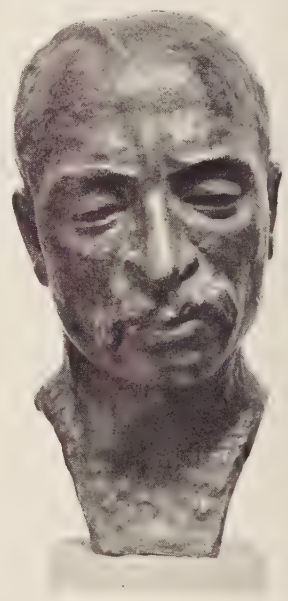
L'art ancien en Tchécoslovaquie
(Pavillon de Marsan)

Pour la première fois, plus de deux cent cinquante œuvres d'art venues de Tchécoslovaquie ont passé le rideau de fer et demeureront pendant quelques semaines encore au Pavillon de Marsan. Il y a là un magnifique ensemble de joyaux, d'ivoires, de terres cuites paléolithiques exécutées souvent par ces hommes fossiles reproduisant par la gravure les animaux ou les femmes qui faisaient partie de leur vie. Parfois leurs sculptures modelées dans la glaise ont un aspect monumental digne d'émouvoir les plasticiens de notre temps. Plus tard, l'influence byzantine marquera l'ordonnance des églises tchèques. Cet art du XIe au XVe siècle connaîtra les mêmes moyens d'expression que le nôtre. Il sera tour à tour roman et gothique. On a souvent noté l'influence des Italiens et des Français sur les Tchèques. Il ne faut pas l'exagérer. Ceux-ci ont eu leurs génies créateurs propres. Que penser en effet de l'admirable Théodorik ? Travaillant à Prague vers 1360, il exécuta une série de Saints et de Pères de l'Église dont l'audace fait déjà songer à nos plus grands expressionnistes modernes.

Le reliquaire de saint Paul, cuivre doré. Palais de l'Archevêque de Prague.

Rodin et ses amis
(Musée Rodin)

Pour célébrer le quarantième anniversaire de la mort d'Auguste Rodin, Mme Goldscheider a eu l'intéressante idée de réunir dans cet hôtel Biron que l'auteur du *Baiser* légua à la France, tout près du *Victor Hugo*, du *Balzac*, de *la Porte de l'Enfer*, une centaine d'œuvres exécutées par ceux qui furent les disciples ou les amis du Maître. Il y a d'abord les précurseurs, Barye et Carpeaux, que Rodin vénérait. Il y a aussi ses collaborateurs : Dejean, Desbois, Drivier, Maratka Lucien, Schnegg, et surtout trois grands artistes contemporains : Bourdelle, Despiau, Pompon, qui, avant d'entrer dans la gloire, furent utilisés comme « praticiens », parfois modestement appointés par Rodin.



Portrait de R. M. Rilke, par Clara Rilke-Westhoff.

Il y a enfin les amis, Joseph Bernard, Chapu, Claudel, Dalou, Maillol, aussi classique que le Maître fut romantique, ce qui n'empêchait pas ce dernier de déclarer devant la « Léda » : « Je ne connais pas, dans toute la sculpture moderne, un morceau qui soit aussi absolument beau. »
L'exposition prouve que, tout compte fait, même en 1957, l'auteur répudié du *Balzac* demeure le plus grand créateur de la sculpture moderne.

Le Salon des Tuileries est à Nice.

Après avoir connu de nombreuses tribulations, le Salon des Tuileries reprend tout son éclat à Nice, où il est plus considéré comme un invité d'honneur que comme un réfugié au Palais de la Méditerranée. Un hommage particulier y est rendu à un grand disparu : André Derain, et aussi une utile évocation est faite de Matisse, Marquet, Dufy, Bonnard, Dufresne, Gruber, Pougny, Loutreuil. Les grands aînés ont presque tous répondu à l'appel : Rouault, Villon, Vlaminck, Masson, Picasso, Dunoyer de Segonzac, Braque, entre autres. La réalité poétique est là au grand complet (en même temps qu'à Vevey, d'ailleurs) grâce à Oudot, Brianchon, Caillard, Cavaillès, Terechkovitch, Legueult, Limouse, Planson. D'excellents « indépendants » qui ne sont rattachés à aucun groupe, comme Marchand, Sabouraud, Aujame, Kremegne, Maïce Le Baron, Couty, Despierre, Brayer, Carzou, Calmettes, etc. C'est peut-être du côté des jeunes que la part est la moins belle ; on y trouve heureusement Guiramand, Cottavoz ; on y cherche en vain Morvan, Brasilier, Bardone. Une fois de plus, à l'exception de quelques amis du comité, comme Estève, Talcoat, Chastel, la plupart des non-figuratifs manquent. Ainsi conçu, le Salon des Tuileries est plus un « club » qu'un juste panorama de la peinture contemporaine.

Jacques Villon. *En plaine.*

Gromaire (Maison de la Pensée française)

Il y a quelque temps les juges du célèbre prix Guggenheim ont préféré récompenser les recherches subtiles mais évanescentes de l'Anglais Ben Nicholson que l'art sain, solide de notre Gromaire. La récente exposition où soixante-dix tableaux de ce dernier s'épanouirent a montré, comme le dit si justement Georges Besson, que ce dernier n'a cessé pendant quarante ans « d'installer l'ordre et la raison dans le désordre de l'art français ».
Depuis la *Loterie foraine* jusqu'à ses dernières toiles parisiennes, en passant par *la Guerre*, *le Faucheur*, *la Pietà*, il a poursuivi cette recherche entre l'architecture et l'harmonie colorée de la composition. Chez lui, rien d'artificiel. Tout y est vérité, amplification même de la nature et si parfois il malmène quelque peu la forme humaine, c'est pour en tirer le maximum d'intensité.

Gromaire. *Le canoé.*

Phot. J.-P. Gilbert.

César : Sculptures métalliques.

Ce récent lauréat de la Biennale de Venise a montré à la galerie Creuzevault un extraordinaire ensemble de ses animaux extraits du métal. C'est dans une usine de la région parisienne qu'il a installé son atelier. Il travaille sur une immense table métallique. Il donne au fer traité par le feu et les oxydes les formes les plus inattendues. Grâce à lui, la matière subit les plus étonnantes métamorphoses.
Il arrive que, sous l'impulsion de l'émotion-choc, un torse de femme se transforme en animal. On dirait qu'un tel artiste est hanté par le drame de l'homme-oiseau qui périt dans son impossible envol. De belles trouées donnent à ses créations une prodigieuse légèreté.

César. *Sculpture métallique.*

Phot. Marc Vaux

Piaubert (Galerie Bing)

Voici la forme d'abstraction que nous acceptons. Celle qui, par delà tous les systèmes, laisse à l'œuvre d'art son véritable sens poétique.
Ces tableaux, qui se nomment : *Adam et Eve*, *Méridienne*, *le Grand Viager*, sont essentiellement dynamiques. Ils expriment, sur des fonds généralement monochromes, des moments aussi différents que le jour et la nuit. Parfois ces formes étranges inventées par un peintre à la recherche de l'inconnu paraissent nous transporter à l'origine du monde.

René Barotte.

Jean Piaubert. *Eternel demain.*

GRANDES VENTES

PAR RAYMONDE WILHÉLEM

A LA GALERIE CHARPENTIER

Le tableau le plus cher du monde, la « Nature morte aux pommes », 1901, de Gauguin, adjugé 104 millions, a été vendu à Paris.

Le programme des ventes aux enchères est presque semblable à celui des études scolaires. Les vacances sont un peu moins longues, on « ne sort » qu'à la fin de juillet pour « rentrer » en septembre, mais, pratiquement, la saison se termine les derniers jours de juin et ne débute qu'en octobre. Mais s'il faut attendre la fin de juillet pour établir un bilan exact des activités conjuguées de l'Hôtel Drouot et de la Galerie Charpentier, en revanche, nous connaissons le total des onze ventes qui ont eu lieu au Faubourg-Saint-Honoré du 21 mai au 25 juin ; il est très brillant : 1 milliard 25 millions. Dans ce chiffre figurent les 104 millions donnés pour le tableau le plus cher du monde : la *Nature morte aux pommes*, de Gauguin, comme aussi les 11 440 000 francs versés pour deux manuscrits des *Illuminations*, d'Arthur Rimbaud, préemptés par M. Julien Cain pour la Bibliothèque nationale. Ce sont les deux faits saillants qui se dégagent d'une série de vacations très réussies dont le nombre ne cesse d'augmenter. Nous avons choisi pour nos lecteurs quelques-uns des tableaux dont on a le plus parlé.

La « Nature morte aux pommes » a été achetée par l'armateur grec Basil P. Goulandris.

M. Basil P. Goulandris, armateur grec de très vieille souche athénienne, qui contrôle avec son père une flotte de quatre-vingt-quinze bateaux, pétroliers, cargos et charbonniers, naviguant entre Aden, Londres et Hambourg, habite New-York. Il se trouvait à la Galerie Charpentier lors de la vente de la collection de Mrs. Margaret Thompson Biddle, le 14 juin. Il avait jeté son dévolu sur la *Nature morte aux pommes* pour l'ajouter à la collection très belle qu'il possède outre-Atlantique. Il s'est trouvé en compétition avec deux de ses compatriotes amateurs d'art comme lui : MM. Niarchos et Frangopoulo, mais il a mené lui-même les enchères et c'est son bras, et non celui d'un intermédiaire, qui s'est levé en signe d'assentiment lorsque Me Rheims a prononcé le chiffre énorme de 104 millions. On a beaucoup parlé de cette enchère hors classe. On a dit que l'armateur n'avait pas l'intention de dépasser 70 millions, mais que n'a-t-on pas dit ? En fait, beaucoup se sont scandalisés de l'énormité de la somme, sans réfléchir qu'elle serait intégralement versée à la fondation newyorkaise Margaret Thompson Biddle (comme les 202 autres millions recueillis pour cette collection). Or cette fondation distribue des capitaux à des œuvres charitables existant en Amérique, en Europe et particulièrement en France. Il n'en reste pas moins vrai que certains tableaux modernes, qu'ils soient signés Gauguin, Van Gogh, Cézanne, Manet, ne valent une somme plutôt qu'une autre qu'en fonction seulement de l'ardeur de grands collectionneurs richissimes à se disputer des chefs-d'œuvre. La tâche des experts va devenir singulièrement difficile. Gauguin n'avait pu vendre cette toile. La *Nature morte aux pommes* (il faut bien s'intéresser au tableau, puisque que nous avons parlé de son prix et de son acquéreur) a été peinte à Tahiti en 1901. Gauguin en exécuta une seconde, un peu différente. L'une était de tonalité bleue, l'autre de tonalité rose. Elles ne trouvèrent pas d'acquéreurs. Il y a trois ans, la galerie Wildenstein de New-York vendait ces toiles pour 28 millions, l'une à Mrs. Margaret Thompson Biddle, l'autre à Émile Buehrle. La nature morte rose, dont le prix, si on l'augmente des frais, atteint 120 millions, c'est-à-dire le chiffre le plus haut enregistré dans une vente publique en France ou à l'Étranger pour un tableau ou un objet d'art, restera exposée à la Galerie Charpentier avec les *Cent chefs-d'œuvre de l'art français* jusqu'à la fin de septembre. Voici le tableau des principales enchères obtenues ce jour-là pour les toiles de la collection Thompson Biddle et également pour des tableaux modernes appartenant à divers amateurs, vendus par ordre alphabétique de nom d'auteur, soit un ensemble de 100 tableaux, payés 445 millions.

GAUGUIN - *Nature morte aux pommes et aux raisins*, 1889, huile sur toile (0 m. 49 × 0 m. 55) 35.500.000
Paysage à l'arbre rose, Pont-Aven, huile sur toile (0 m. 61 × 0 m. 73) 14.000.000

RENOIR - *La Mosquée à Alger*, 1882, huile sur toile (0 m. 49 × 0 m. 60) . 22.000.000
Jardin des Collettes, huile sur toile (0 m. 26 × 0 m. 29) 11.500.000
Nu allongé sur un divan, 1893 (0 m. 29 × 0 m. 435) 9.800.000
Etude pour le bébé à la cuiller, huile sur toile (0 m. 17 × 0 m. 14) 3.500.000

Cette petite étude de Renoir pour le bébé à la cuiller représente le plus jeune des trois fils du peintre. Claude, que son père a peint plus souvent que ses frères et que tout le monde connaît sous le nom de Coco. La seconde génération des Renoir comprend un autre Claude : le cameraman, mais Coco, lui, devint céramiste. Ce portrait de bébé adjugé 3 500 000 francs paiera une partie de la maison de Renoir à Cagnes : « Les Collettes ». Un collectionneur parisien, M. Gangnat l'a confié à Me Rheims pour le vendre à la galerie Charpentier afin que son prix soit versé au Comité Renoir qui transformera la maison du maître en un séjour de travail pour beaucoup de jeunes peintres français et étrangers.

Ce très beau et chaste « nu allongé sur un divan » est une œuvre indiscutable de Renoir, bien qu'elle ne soit pas signée. Elle faisait partie de la collection de Mrs. Margaret Thompson Biddle dont Renoir était le peintre de prédilection. Il y avait beaucoup d'admirateurs le soir de l'exposition aux chandelles devant ce ravissant tableau et parmi eux un vieux Monsieur qui, après avoir consciencieusement dessiné ce joli corps, notait chaque touche de couleur. Un fervent du peintre ou un amoureux (tardif) du modèle ?

Ce très petit panneau de Boudin (0 m 31 × 0 m 49) a été adjugé le prix astronomique de : 13 800 000 f. Il faut dire qu'il représente des groupes de crinolines et de Messieurs en chapeau de paille et veston d'alpaga se blottissant contre les cabines de bois montées sur roues de la plage de Trouville en 1864. Ce sujet est celui qui plaît tout particulièrement chez cet artiste. Les prix donnés ne peuvent subir de comparaison avec ceux obtenus pour les voiliers les mieux mâtés et les plus séduisantes laveuses des bords de la Touques. Tel est le prestige de la crinoline !

MONET - *Antibes, vue des jardins de la Salis*, 1888, huile sur toile (0 m. 74×0 m. 93). 17.500.000

L'Inondation, 1874, huile sur toile (0 m. 60 ×0 m. 735) 8.300.000

MANET - *Tête de vieille femme*, vers 1856, toile ovale 15.000.000

BOUDIN - *Scènes de plage à Trouville*, 1864, panneau (0 m. 31×0 m. 49) . 13.800.000

Les crinolines sur la plage de Trouville, panneau parqueté (0 m. 19×0 m. 33). 9.800.000

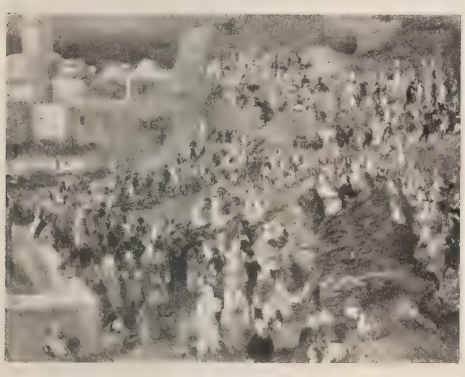
MATISSE - *Le Jabot bleu*, 1935, huile sur toile (0 m. 36×0 m. 26) ... 5.200.000

VAN DONGEN (Kees) - *Les Planches à Deauville*, huile sur toile (0 m. 50×0 m. 66). 2.500.000

VUILLARD - *La Place Vintimille*, vers 1920, peinture à la détrempe (1 m×0 m. 775). 3.600.000

Les amateurs et collectionneurs étrangers venus d'Amérique, d'Angleterre, de Suisse, d'Italie, de Belgique, de Hollande, d'Allemagne se sont disputé les quarante-cinq toiles de la collection de Mrs. Thompson Biddle et les cinquante-cinq tableaux appartenant à divers collectionneurs. Les premiers ont totalisé 306 000 000, les seconds, 139 millions 260.000 francs. Parmi les seconds, on notait la présence de quatre œuvres anciennes dont « Un jeune apôtre » (peut-être saint Matthieu) de Ribera, adjugé 3 200 000 francs. Le total général des enchères a dépassé 445 millions. Qui dit mieux ? (MM. Durand-Ruel, Dauberville, Epstein, Robert Lebel, experts.)

Renoir « La Casbah à Alger », toile de la collection Biddle offerte au Musée du Louvre.



Épilogue de la collection Thompson Biddle. Un Renoir d'Algérie entre au Louvre.

La *Casbah d'Alger*, peinte par Renoir en 1881, chef-d'œuvre que Monet conserva toute sa vie dans sa chambre et que Mrs. Thompson Biddle devait payer 60 millions, a été offerte à la France par ses héritiers qui sont ses enfants, Mrs. Downey et M. Schulze. La cérémonie eut lieu au cours d'une réunion privée à la Galerie Charpentier. M. Bordeneuve, secrétaire d'État aux Arts et Lettres, qui devait recevoir cette toile splendide pour notre pays, la remit à M. Germain Bazin, conservateur en chef du département des peintures au Musée du Louvre.

Nos collections nationales possèdent maintenant, avec ce tableau éclatant, une des rares manifestations d'orientalisme dans l'œuvre de Renoir.

VENTES DES 18-20 JUIN

Voici les résultats des trois vacations qui devaient avoir lieu les 18 et 20 juin à la Galerie Charpentier et dont nous donnions un aperçu dans notre numéro de juin.

Le 18 dans la journée.

Me Philippe Couturier vendait un très bel ensemble de tableaux anciens, d'objets d'art, de sièges et meubles du XVIIIe siècle appartenant à un même collectionneur, qui s'en séparait pour cause de départ. Parmi les enchères les plus intéressantes, on notait un prix de 1 600 000 francs pour un curieux lit à crosses, œuvre de Nadal sous Louis XV et 1 250 000 francs pour une paire de vases formés de porte-pinceaux en biscuit de la Chine d'époque Louis XVI, tandis qu'un beau cartel au chinois d'époque Louis XV partait à 320 000 f (M. Dillée, expert).

Van Gogh « Les Usines à Clichy », 1887.

Le 18 dans la soirée.

Mes Libert et Michel Boscher donnaient « aux chandelles » leur première vente à la Galerie Charpentier. Celle-ci, composée uniquement de tableaux modernes expertisés par M. Stiebel, a atteint 60 millions. Parmi les vedettes, signalons une toile ancienne de Bonnard, un paysage de Paris daté 1901, *l'Avenue de Clichy*, adjugé 7 500 000 francs et une feuille de croquis de Cézanne, d'après des membres de sa famille, vendue 1 100 000 f.

Le 20 dans la journée.

Me Ader présentait des œuvres du XVIIIe s., à l'exception de tableaux. C'est donc pour des meubles qu'ont été données des sommes importantes.

Une très belle armoire d'époque Régence en ancien laque de Chine à décor polychrome et or sur fond noir, petite, peu encombrante et d'une qualité parfaite, s'est vendue 4 500 000 f, un ameublement composé d'une commode et de deux encoignures en laque polychrome et or sur fond noir de la seconde moitié du XVIIIe siècle : 4 200 000 francs, et une petite table en marqueterie d'époque Louis XV portant l'estampille de Boudin : 2 millions 700 000 francs (MM. Damidot, Lacoste, Dillée, experts).

A l'hôtel Drouot certaines estampes dépassent le demi-million.

La collection de M. X... c'est-à-dire plus de 500 estampes très belles des XIXe et XXe siècles, vendues pendant trois jours, les 12, 13 et 14 juin, a réalisé près de 20 millions.

Cet ensemble, présenté par Me Benoist avec M. et Mlle Cailac, experts, comprenait la quasi-totalité de l'œuvre graphique de Camille Pissarro, provenant de la collection personnelle de l'artiste et de celle de son fils Ludovic-Rodolphe. Il y avait aussi 72 planches de Dunoyer de Segonzac et 20 de Toulouse-Lautrec. C'est parmi ces dernières que se trouvait « le clou » de la vente : *la Clownesse assise* (Mlle Cha-U-KA-O) de la série « Elles », superbe épreuve imprimée en couleurs sur papier au filigrane « G. Pellet — T. Lautrec », a été adjugée 600 000 francs. Elle a laissé loin derrière elle l'estampe la plus chère de Pissarro, *Femme vidant brouette* (232 000 francs) et *la Ferme à l'aire*, de Dunoyer de Segonzac (145 000 francs).

Dernière heure : la collection Wilhelm Weinberg est passée à Londres.

Les deux tableaux modernes dont on a le plus parlé ces six derniers mois à Londres et à Paris sont : la *Nature morte aux pommes*, de Gauguin, et les *Usines de Clichy*, de Van Gogh. Cette toile, dont nous vous donnons une photographie, faisait partie de la collection du banquier américain Wilhelm Weinberg (mort en février dernier), dispersée chez Sotheby à Londres, le 10 juillet. Van Gogh l'a peinte en 1887, à Paris, près d'un caboulot de la Fourche, à l'angle des avenues de Clichy et de Saint-Ouen. On l'a payée 31 millions de francs. R. WILHÉLEM.

Toulouse-Lautrec « La Clownesse assise », estampe en couleurs adjugée 600 000 francs.

NOTRE GRAND CONCOURS TOURISTIQUE 1957

Dans notre numéro de juillet, nous avons donné la liste des gagnants avec attribution des prix, sauf pour les trente-sept ex-æquo postulant pour la première place. Nous indiquons maintenant leur classement définitif d'après leurs réponses à la question complémentaire qui leur a été soumise et que nous mentionnons ci-dessous :

Faire une description de l'île de la Cité à Paris,
à la manière de :
1° *Madame de Sévigné ;*
2° *Honoré de Balzac ;*
3° *Marcel Proust.*
Chacune des trois descriptions devra comporter environ 20 lignes dactylographiées.
N. B. — Les textes devront être postés au plus tard le 25 juin à minuit.

Les concurrents qui ne nous ont pas envoyé leurs pastiches ou qui les ont mis à la poste après la date fixée se trouvent classés à la suite de ceux qui se sont conformés à la règle.

Les membres du jury, après avoir très soigneusement examiné les textes et les avoir cotés, ont unanimement rendu hommage aux dons littéraires et à la culture des concurrents, que nous sommes heureux de féliciter à nouveau chaleureusement.

Nous publions, ci-contre, les pastiches de Mme GASSE, de Brazzaville, qui a remporté le premier prix.
Dans le prochain numéro nous présenterons ceux de Mme PONSARD, de Cannes, qui ont été jugés excellents mais qui, malheureusement, n'ont pu être pris en considération dans le classement des ex-æquo par suite d'une faute relevée dans la question subsidiaire de la troisième épreuve (n° 30). Nous tenons à offrir cette compensation à Mme PONSARD en raison de la valeur de ses textes, mais aussi du fait qu'elle a dû accomplir inutilement cet effort supplémentaire.

Etant donné la période des vacances et l'absence des gagnants, les prix ne seront remis qu'en septembre prochain, sauf dans quelques cas particuliers.

CLASSEMENT DÉFINITIF DES 37 PREMIERS GAGNANTS

1er PRIX : UNE DAUPHINE

Mme Gasse Suzanne - Palais de Justice, Brazzaville (A. E. F.).

2e PRIX : UN POSTE DE TÉLÉVISION GRAMMONT

M. Russel Alain - 4, place de l'Étape, Pithiviers (Loiret).

3e PRIX : UN BIJOU (valeur 100.000 francs)

M. Le Bris Pierre - Librairie de la Cité, 57, rue de Siam, Brest (Finistère).

4e PRIX : UN APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE

M. François Paul - 8, rue de Paris, Brest (Finistère).

5e PRIX : UN ÉLECTROPHONE

Mme Lecomte Yvonne - 31, avenue Georges-Clemenceau, Brest (Finistère).

Du 6e au 10e prix : UNE MONTRE.

M. Couquet Pierre - Lavelanet (Ariège).
M. Jouanneau Ernest - Kéranguéré, Brest (Finistère).
Mme Capot-Rey Solange - 3, rue du Marabout, La Redoute, Alger.
M. Haudepin - 10, rue Parmentier, Montreuil-sous-Bois (Seine).
M. Dupré Pierre - 1, avenue Félix-Faure, Paris (15e).

Du 11e au 20e prix : UN FOULARD

M. Bouchez Gabriel - 3, rue Anatole-France, Chaville (S.-et-O.).
M. Foucher Jean - 1, rue des Fusillés, Tours (I.-et-L.).
Mme Jourdain Claire - 42, quai des Orfèvres, Paris (1er).
Mme Tétard Jacqueline - 144, rue de Courcelles, Paris (17e).
M. Belot Casimir - Pouancé (M.-et-L.).
M. Tritsch Henri - 9, rue E.-Frémy, Versailles (S.-et-O.).
Mme Lemoine Madeleine - 3, bd Richard-Wallace, Neuilly (Seine).
Mme Foucher Monique - 17 *bis*, bd de Rochechouart, Paris (9e).
Mme Lavigne Marie-Louise - 5, rue Tolain, Paris (20e).
M. Froment Charles - c/o M. Thuriet, chemin Parmentier, Hydra (Algérie).

Du 21e au 26e prix : UN ALBUM DE NOTRE COLLECTION

M. Tétard Léon - 144, rue de Courcelles, Paris (17e).
M. Foucher André - 17 *bis* bd de Rochechouart, Paris (9e).
M. Favin-Lévêque Bernard - 19, rue Traverso, Brest (Finistère).
Mme Rotteleur Geneviève - 6, rue Marignan, Brest (Finistère).
Mme Damade Simone - 23, Cours Xavier-Arnozau, Bordeaux (Gironde).
Mme Quintric Fernande - 10, rue Parmentier, Montreuil-sous-Bois (Seine).

Du 27e au 37e prix : UN DISQUE MICROSILLON 33 T. 30 CM. ou UN ALBUM DE NOTRE COLLECTION

Mme Audebeau Jeanne - 27, rue de l'Assomption, Paris (16e).
M. Monory Raoul - 5, sentier de la Bourgogne, Meudon (S.-et-O.)
M. Marendon Adrien - Villedieu (Indre).
M. Deleuze Pierre - 34, rue Abbé-Grégoire, Alger (Algérie).
Mme Dupré Jeanne - 1, rue Bellanger, Neuilly-sur-Seine.

Les concurrents dont la liste suit n'ayant pas envoyé de pastiches n'ont pu être départagés et sont de ce fait 32es *ex-æquo* :

Mme Boudard Mireille - 4, rue Méditerranée, Tanger (Maroc).
M. Damade François - 119, rue de Courcelles, Paris (17e).
Mme Dupré Renée - 5, avenue de Maubeuge, Alger (Algérie).
Mme Laboriat Jeanne - 11, rue Tolain, Paris (20e).
M. Laboriat Jean - 11, rue Tolain, Paris (20e).
M. Riudavetz Jacques - 17, place Hoche, Alger (Algérie).

ENVOI DE Mme GASSE 1er PRIX

A LA MANIÈRE DE MADAME DE SÉVIGNÉ. Lettre de Madame de Sévigné à Madame de Grignan. A Paris, ce 30 février 1689.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus merveilleuse, la plus extravagante... une chose que l'on ne peut pas croire à Paris. Devinez-la, je vous la donne en trois. Jetez-vous votre langue aux chiens ? Eh bien, j'arrive du bout du monde, je viens de voyager à travers l'Ile de la Cité ! Ma vieille amie, la marquise de Lonchamp, qui vit retirée de la Cour et du monde en son hôtel de la rue Chanoinesse, m'avait invitée à l'aller voir. Ne soyez point effrayée, ma chère bonne, des périls d'une telle expédition ! La chose fut décidée avec l'abbé, Hélène, Marphise, le petit chat et sa nourrice. Après avoir traversé avec précaution — il faisait grand vent — le bras de Seine, nous abordâmes dans l'après-dîner en ce pays délicieux. J'ai trouvé ces rues d'une beauté extraordinaire, larges et bien aérées, les bâtiments très beaux et magnifiques, à l'exception toutefois de Notre-Dame et du Palais. Que le roi ne fasse jeter bas ces gothiques et informes débris d'un âge barbare et n'invite M. Perrault à lui élever de belles façades à colonnades, comme son Louvre, plus dignes et de sa gloire et de son règne ! Il y a encore une multitude d'églises et de couvents, et le silence n'est troublé que par le chuchotement des prières, ce qui nous fit penser, l'abbé et moi, à l'agreste quiétude de notre lointain Livry-Gargan.

En arrivant dans la rue Chanoinesse, l'échoppe d'un ferblantier arrêta nos regards. Imaginez les forges de Vulcain. Dans un réduit sombre et enfumé, deux ou trois cyclopes forgeaient non pas les armes d'Enée, mais bien des casseroles et des lardoires. Ces démons velus, tout fondus de sueur, avec des yeux farouches, des moustaches brutes, nous arrachèrent à tous de petits cris de terreur. L'hôtel Longchamp, qui est situé juste en face, à fort grand air. Cette maison est d'une grandeur et d'une magnificence de meubles dont vous avez peut-être ouï parler, meubles qui n'ont pas dû coûter très cher, la bonne marquise ayant été autrefois, à Versailles, une des plus assidues au coucher du roi.

Comme j'entrais dans la chambre, la marquise, qui a gardé, la chère belle, une coiffure à la Fontanges avec une jardinière élevée jusqu'aux nues comme on faisait il y a vingt ans, vint vers moi et me demanda des nouvelles de ma fille, qu'elle croyait mariée à un chevalier Du Guignon. Je vous laisse à penser si le cercle, qui comprenait la comtesse de Guiche, Madame de Monaco et Madame de Louvigny, a fort ri de cette petite folie. Adieu, ma très chère et très aimable ! Je baise votre poitrine avec une tendresse qui ne se peut représenter.

A LA MANIÈRE D'HONORÉ DE BALZAC. Scènes de la vie parisienne. Grandeur et décadence des gourgandines.

On n'oserait dire que la plus grande partie de l'Ile de la Cité dépare le cœur de Paris. L'Histoire de France est là tout entière. Pourtant, n'est-il pas étrange que le Palais de Justice fasse graviter les plus endurcis des criminels autour du formidable tribunal qui les condamne à la prison, au bagne, à l'échafaud ? N'est-il pas surprenant que l'Hôtel-Dieu ouvre ses portes béantes directement sur les plus terribles détresses de la capitale ? N'est-il pas fatal enfin que les blasphèmes, la prostitution et les vices cernent les admirables et gothiques pierres de la cathédrale ?

En quittant la rue de la Barillerie, où s'étalent les chefs-d'œuvre de l'industrie, de la mode et des arts, tout homme à qui le Paris nocturne est inconnu — j'entends celui qui n'a pas ses quatre douzaines d'huîtres quotidiennes à déguster au Rocher de Cancale — serait saisi d'une terreur triste en tombant dans le lacis de rues étroites, sombres et boueuses où s'exercent des métiers désavoués, précaires et sans dignité. Une ombre épaisse succède à des torrents de gaz (1). Ici c'est un tapis-franc malpropre et sans lumière. Là, une marchande à la toilette qui vend de l'eau de Cologne et autres denrées louches. Il y a des coins sinistres, tel le carrefour des rues de la Mésange et de la Colombe.

Esther Louchant (ou Lonchant), qui se disait issue — par la main gauche — d'une famille de vieille noblesse pour qui Louis XIV avait eu des bontés, habitait ce quartier. La maison, mal plâtrée, sans profondeur et d'une hauteur prodigieuse, était desservie par un escalier de cent vingt-trois marches, usées, salies, boiteuses. La boutique et l'entresol appartenaient depuis cent soixante-huit ans très exactement — de père en fils — à un ferblantier qui y exerçait à l'enseigne du « Pou qui rétame » son ignoble métier. Le propriétaire, le père Loriot — « Mon compère », comme on l'appelait dans le quartier sans que l'on sache trop bien pourquoi — logeait au second. On aura tout dit sur l'origine de la fortune de ce personnage quand on saura que, dès que la République française eut mis en vente dans le nouvel arrondissement les biens du clergé, le bonhomme avait acquis pour une bouchée de pain quatre ou cinq abbayes et quinze couvents. Il jouissait présentement d'une rente de deux cents francs — sur le Grand Livre — et passait pour *le plus imposé* de toute l'Ile. Les quatre autres étages se partageaient le lamentable troupeau auquel appartenait Esther, ces brebis qui, le soir, promenaient des épaules nues mais parées aux bras des Lucien de Rubempré et des Bixiou sur quelques mètres de trottoir du boulevard, de Tortoni à la Maison Dorée.

(1) Authentique cf. Splendeurs et misères des courtisanes — 1re partie : Comment aiment les filles.

A LA MANIÈRE DE PROUST. Azalée retrouvée.

J'en étais là de mes réflexions, lorsque, tirant de ma poche une petite glace afin de refaire la raie de mes cheveux et ajuster mon gardénia — glace que Françoise, en dépit du sujet artistique qui décorait son revers, accusait secrètement de déformer les doublures de ma jaquette — la sensation m'envahit d'une félicité imprévue, totale et indescriptible.

Et devant mes yeux surgit la Cité, le parvis encombré d'une foule cosmopolite et élégante, les bâtisses nettes, rectilignes, la pureté de l'atmosphère, une lumière d'une qualité rare, en bref la douceur lénitive des vacances. Près de la statue de Charlemagne, un homme d'un certain âge, obèse, coiffé d'un canotier de paille noire, fouettait son pantalon avec une badine et fixait sur moi des yeux dilatés par l'attention, tandis que du côté de l'Hôtel-Dieu, je voyais s'approcher cinq ou six jeunes filles en fleurs vêtues d'organdi ; deux d'entre elles portaient des raquettes de tennis ; une autre, brune, au regard vicieux, poussait une bicyclette en criant des mots d'argot. Sortant de la Préfecture de Police, une fille offrait sa gorge dans une double coupe comme une crème ambrée abondante et mobile.

Telle l'assemblée des ombres se pressant dans les demeures infernales, la foule des humains déferlait lentement sur l'immensité dénudée du parvis, où fiacres et omnibus se croisaient en tous sens. Et Legrandin, le Vivonne et mon père, Saint-Loup, Monsieur de Charlus et Albertine, tout ce monde disparu dans les lointains du temps, que je n'aurais pu évoquer que faiblement, au prix des plus pénibles efforts de mémoire, tout ce qui surgissait maintenant à la surface de cette glace de poche en même temps que des profondeurs de ma conscience avec l'animation la plus tumultueuse et les couleurs les plus vives, encore que ces ombres fussent voilées par instant et indiscernables sous une vapeur qui était à la fois le présage et la compensation anticipée d'un orage prochain, tout me rappelait ce mois de vacances que nous passions, ma famille et moi, dans l'île de la Cité, une fois couru le Grand Prix et les rideaux irrémédiablement tirés sur les derniers flons-flons du dernier orchestre du dernier bal de la duchesse de Guermantes (nous laissions croire, persiennes closes, que nous étions partis pour Bolbec). Tante Léontine nous attendait au Grand Hôtel du Pont de Lodi, et, ce jour-là, Bergotte m'avertit qu'il avait lié connaissance, dans une des calmes petites rues — dernier vestige du Vieux Paris — jouxtant le côté nord de la cathédrale, avec une jeune femme au teint de neige sous les volutes chocolatées de ses bandeaux, dont la famille avait toujours habité le quartier, et qui, sans donner de détails autrement précis sur sa profession, lui avait dit répondre au nom poétique *d'Azalée de Longchamps.*

LIVRES

PAR YVES GANDON

MONTSALVAT
ou la quête du Graal

Ce quarantième roman de Pierre Benoit, *Montsalvat* (Albin Michel, édit.), est certainement un des plus originaux qu'ait écrits l'auteur de *l'Atlantide*. Sa veine la plus familière a toujours été d'inspirer, par une action moderne, une sorte de hantise d'un passé plus ou moins historique. A la page 241 de *Montsalvat*, il nous livre à peu près sa formule : « C'était la première fois, dit son héros, professeur d'histoire médiévale à l'Université de Montpellier, que moi, historien de métier, je sentais la vie se confondre de façon aussi émouvante avec l'histoire. » Dans *Montsalvat*, l'histoire est étroitement mêlée à la légende, puisqu'il s'agit, ni plus ni moins, de la « quête du Graal », et que les foudres de la musique wagnérienne s'y joignent à l'épaisse fumée des bûchers cathares. L'héroïne du roman, Alcyone de Pérella, est en effet la descendante du lointain défenseur de Montségur, Raymond de Pérella, et la tradition veut que le célèbre vase d'émeraude, dit Saint Graal, apporté de Palestine par Joseph d'Arimathie ait fait partie du trésor des Cathares gardé quelque temps à Montségur. Or l'excellent professeur François Sevestre, âgé d'une trentaine d'années, termine sa thèse de six cents pages sur le traité de Lorris, signé en janvier 1243 entre saint Louis, roi de France, et Raymond VII, comte de Toulouse. Par ses études sur l'écrasement des barons cathares, il s'est intéressé au Graal. Voici que, dans un compartiment de chemin de fer, il lie commerce avec Alcyone, s'éprend de l'orgueilleuse fille et, bien qu'il soit un honorable père de famille, se trouve entraîné avec elle dans une nouvelle « quête ». Le château familial d'Alcyone est à Montsalvy, dans le Cantal. Montsalvy ne serait-il pas le Montsalvat de Wagner ? Mais la question reste entière en ce qui regarde Montserrat et Montségur.

Le drame se noue en 1943, et le château de Montsalvy est alors occupé par les Allemands, qu'une singulière coïncidence fait commander par deux officiers également intéressés au Graal : l'un, Karl von Karlenheim, était avant la guerre moine à Montserrat ; l'autre, le major Cassius, antiquaire à Berlin. Comment François Sevestre, nouveau chevalier de « la divine grâce », sera entraîné par Alcyone dans toutes les anciennes forteresses cathares, comment les deux officiers allemands périront, sans préjudice d'autres malheurs réservés à l'infortuné professeur, c'est ce que je ne saurais dire sans déflorer fâcheusement cet attachant récit. On y retrouve, avec toutes les clefs magiques de Pierre Benoit, ce sens du mystère et des paliers d'intérêt qui lui a valu tant de succès. Le romancier, le poète et l'érudit se sont ligués ici pour monter, avec le concours de l'humoriste, une fabuleuse machine qui retient l'esprit et trouble le cœur.

VOYAGE AVEC UNE OMBRE
un roman d'artiste

Premier roman d'une jeune femme qui, jusqu'ici, s'était limitée à la discipline des arts plastiques — notamment à la sculpture, où elle a montré un beau talent — *Voyage avec une ombre*, d'Anne Sarag, porte la marque d'un tempérament. Le sujet n'en est pas très bien défini, ou plutôt les personnages sont un peu trop noyés dans le détail du décor. L'action s'éparpille et se situe dans une succession de tableaux qui n'ont pas tous la même nécessité. Ces réserves faites, il convient de louer la délicatesse de touche avec laquelle l'auteur cerne et exprime les sensations les plus ténues, son œil de peintre et, de-ci de-là, telles réflexions pertinentes sur l'art d'aujourd'hui (p. 104).

La morale du livre est assez sombre. Constant, directeur de compagnie d'assurances, épouse Marguerite d'abord, puis Manuelle. Avec la première, c'était l'enfer conjugal, l'épouse, promptement devenue acariâtre et d'une insupportable vulgarité. Manuelle est d'abord un rêve fait femme. Puis un enfant naît et, peu à peu, le bonheur des époux se corrompt, peut-être parce qu'ils ne comprennent pas qu'il doit se transformer, peut-être aussi parce que Constant est un médiocre. Arrivé là, l'auteur abandonne ses personnages. A nous de continuer le rêve morose où il nous a introduits. Et pourtant ce livre de début est animé d'un grand amour de la vie, et sa couleur poétique mérite d'être signalée (Calmann-Lévy, édit.).

DU MONDE ENTIER AU CŒUR DU MONDE
l'œuvre lyrique de Cendrars

C'est la première édition « définitive et complète » des poésies de Blaise Cendrars, et elle vient à son heure. Le grand reclassement de la poésie moderne, depuis la publication d'*Alcools*, reste à faire et il est bon que l'apport personnel de Cendrars, réuni dans un seul volume maniable, s'offre désormais à l'amateur sans la trahison des « morceaux choisis ». Ce qui étonne, de prime abord, c'est la minceur de l'œuvre, comprise tout entière dans une période qui s'étend de 1912 à 1927. On dirait que le prosateur a jugulé le poète, si la différence entre l'un et l'autre était vraiment appréciable. Cendrars, en effet, puise à la même source poétique dans *les Pâques à New-York* — un de ses plus beaux poèmes — et dans *Moravagine*, qu'il écrive les *Confessions de Dan Yack* ou la *Prose du Transsibérien*. Sensible dès son plus jeune âge aux prestiges de l'aventure intercontinentale et à un certain bariolage burlesque, il a été le premier peut-être à découvrir la pépite de poésie enfouie dans la fange du quotidien. Qu'il ait un peu exagéré dans ce domaine, par exemple dans son « poème élastique » intitulé *Dernière Heure* (p. 94), je pense qu'il n'hésiterait guère à en convenir. Comme chez Apollinaire, mais avec plus de virulence encore, le goût de la mystification et du canular a été intimement lié pour lui à ce qu'il considérait comme la poésie « moderne ». En face des symbolistes nuageux et pleurnichards, les « cubistes », à qui l'on peut le rattacher, se présentaient comme de cyniques plaisantins, ouverts à tous les spectacles du monde. Je voudrais avoir le temps et la place de développer ces remarques trop rapides. Sans aucun effet de style, et parfois même avec un mépris du style allant jusqu'à la glorification de la manière la plus conventionnelle, Cendrars a obtenu certains effets curieux par choc en retour. Voyez le début de *Printemps* dans ses *Documentaires* : rien de plus plat et cependant... (éditions Denoël).

TROIS PROMENADES LYONNAISES
un photographe poète

De Bellecour à Fourvière, d'Ainay à la Croix-Rousse et de l'hôtel de ville à l'Hôtel-Dieu, telles sont les trois promenades proposées dans le vieux Lyon par l'écrivain Jean Colliard et le photographe Tony Demilly. Dans sa préface, le premier s'efface modestement devant le second, et c'est justice. « Comment Lyon, ville de poésie, déclare-t-il, n'aurait-elle pas encore ses poètes ? Le plus grand d'entre eux, je ne crains pas de l'écrire, est Tony Demilly, son photographe. » Il faut, en effet, bien connaître et aimer profondément un site urbain pour y saisir, même par l'objectif, tant de beautés. Voyez le *Contre-jour, quai du Rhône* (pp. 36, 37), la *Saône vue du chemin de Montauban* (p. 53), et cette galerie de l'Hôtel-Dieu, et cette mystérieuse traboule, où une femme gagne la lumière. Il faudrait tout citer et, à l'occasion du prochain bi-millénaire de Lyon, je ne vois pas de livre plus propre à être offert tant à ceux qui aiment la ville qu'à ceux qui ne la connaissent pas encore (Chez l'auteur, 31, rue Grenette, Lyon).

ANAMORPHOSES
une muse et sa lyre

Sous sa luxueuse couverture de moire rose, ce recueil de poèmes commence par inquiéter. Le papier est de qualité, l'impression, parfaite, et une merveilleuse rose d'Henri Mondor lui sert de frontispice. La préface de Mme Frances de Dalmatie sonne comme un manifeste. Que de périls et qu'on a de plaisir à écrire tout simplement qu'ils ont été surmontés ! C'est que l'auteur d'*Anamorphoses* (P. Seghers, édit.) a tous les dons du vrai poète : la sensibilité, la fantaisie, la discrétion, le sens du mot juste, et à tous ces mérites elle joint le courage. Du courage, n'en fallait-il pas à une toute jeune femme pour secouer le honteux prestige de la poésie invertébrée et se plier à la métrique classique, sans rien perdre de sa fraîcheur ? Elle en a été récompensée par de délicieuses réussites comme *Chansons à boire* ou les *Epices*. Frances de Dalmatie fera mieux sans doute, mais elle est sur le bon chemin.

YVES GANDON.

DANS L'ÉDITION *(suite)*

■ Le nº 54 de la revue *Résonances lyonnaises* est axé sur le thème de l'Art sacré. Des peintres, des architectes, des écrivains, des hommes d'Église, dont le Père Couturier, y expriment leurs opinions et plaident généralement en faveur d'une formule adaptée aux exigences artistiques de l'homme moderne.

DANS NOTRE NUMÉRO DE SEPTEMBRE :

VACANCES D'AUTOMNE :
Un mois au royaume des Deux-Siciles : 1re partie : Naples et la Campanie (2e partie : la Sicile en octobre), par J.-L. Vaudoyer, de l'Académie française.

A L'AVANT-GARDE DE L'ART SACRÉ :
Les ouvriers des chantiers de Saint-Nazaire construisent leur église, par Anne Fourny.

UN PÈLERINAGE HISTORIQUE :
Les châteaux français du Léman, par John Philips.

UNE NOUVELLE INÉDITE :
Le Poisson d'argent, par Dominique Rollin, illustrations de Luc Simon.

UN REPORTAGE IMPRÉVU :
A quoi jouent les hommes, par Roger Baschet.

DANS L'INTIMITÉ D'UN AUTEUR :
Pierre Benoit en vacances.

LA MODE :
Les nouvelles collections.

L'ITINÉRAIRE CHEZ L'ANTIQUAIRE :
En Sologne.

... ET NOS CHRONIQUES HABITUELLES

ADMINISTRATION et BUREAUX :
13, rue Saint-Georges, PARIS (9e)
Téléphone : Trudaine 82-54

PLAISIR DE FRANCE
Revue mensuelle

Adresse télégraphique : PLAIFRANCE PARIS
Chèques postaux : PARIS 5070-63
R. C. Seine 54 B7.643

TARIF DES ABONNEMENTS

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de **60 francs** en timbres-poste.

	12 N°s dont 2 spéciaux (1 an) A	6 N°s dont 1 spécial (6 mois) A	12 N°s avec supplément théâtral (1 an) T	6 N°s avec supplément théâtral (6 mois) T	Prix du numéro ordinaire
FRANCE, MONACO, AFRIQUE DU NORD et UNION FRANÇAISE	Fr. 5.900	3.000	7.200	3.650	550
ÉTRANGER (abonnements souscrits en France)	Fr. 6.400	3.300	7.800	4.000	600 envoi franco
(Envois poste recommandée : ajouter 540 F. pour un an) (France + Étranger 270 F. pour 6 mois)					
Correspondants à l'étranger :					
AFRIQUE DU SUD. — Inter-African Press and Publicity (Pry) Ltd, 125, Kerk Street Johannesburg	Fr. 6.400	3.300	—	—	—
ALLEMAGNE. — A. et G. von May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Rhein Main Bank, Francfort-s/Main	DM. 82	44	—	—	—
ARGENTINE. — Palacio de Libro, 49, Maipu, Buenos-Aires et Librairie Hachette, 739-745, Rivadaira, Buenos-Aires	Fr. 6.400	3.300	—	—	—
AUSTRALIE. — Universal Publications, 90, Pitt Street, Sydney	£ 8-5	(1 an seulement)	—	—	—
BELGIQUE. — Plaisir de France, 65, rue Picard, Bruxelles. Téléphone : 26.57.96. C. C. P. 704-08.	Fr. B 875	450	Fr. B 1.090	Fr. B 560	Fr. B 94
BRÉSIL (envoi recommandé) - Vente et abonnements : Agencia franceza de assinaturas R. F. Besnard, 91, Avenida Almirante Barroso 4° andar, Rio de Janeiro et 131, rua Marconi, Sao Paulo	Cr. 1.500	—	Cr. 1.800	—	Cr. 135
CANADA. — H. Henri Charlotin, 80, rue Scott, Québec P. Q.	$ 18	9,50	—	—	—
CHILI. — Librairie française, Estado, 36, Casilla 43 D, Santiago	Fr. 6.400	3.300	—	—	—
DANEMARK. — A. S Importborger nörregade 20 a. Copenhagenk	crs. dan. 140.00	75.00	—	—	—
ÉGYPTE. — Librairie James Cattan, 118, rue Emad-El-Dine, Le Caire - Déléguée aux abts : Mme Vaucher-Zananiri (Aladin, 8, rue Kasr-el-Nil, Le Caire	Pts. 640	330	—	—	—
ESPAGNE. — Sociedad General Española de Libreria, 9, Evaristo San Miguel, Madrid.	Ptas 700	365	—	—	—

	12 N°s dont 2 spéciaux (1 an) A	6 N°s dont 1 spécial (6 mois) A	Prix du numéro ordinaire
ÉTATS-UNIS. — American News, 131, Varick Street, New York. — Librairie de France, 610 Fifth Avenue, New York City. — Paris-Book Center 11 West 46 th Street, New York 36	$ 18	9,50	600 envoi franco —
GRANDE-BRETAGNE, colonies anglaises et îles anglo-normandes. — Librairie française, 127, Regent Street, Londres	£ 6-10-0	3-10-0	—
GRÈCE. — Librairie Kauffmann, 28, rue Winston-Churchill, Athènes. - Déléguée aux abonnements : Mme Efi Niadas, Hessiodou, 24, Athènes	Fr. 6.400	3.300	—
HOLLANDE. — Représentation exclusive : Editions françaises d'Amsterdam N. V., Heerengracht 477, Amsterdam C	H. Fl. 70	36	
ILES CANARIES. — Roger Lannoy, Apartado 181, Santa Cruz de Tenerife	Ptas 700	365	—
ITALIE. — S.A.I.S.E. 8A via Viotti, Torino. — Télé. 44.626.520.393	Lires 12.000	6.500	—
LIBAN. — Librairie Antoine, rue de l'Emir-Béchir, Beyrouth - Déléguée aux abts : Mme Michel Saad, rue Verdun - Imm. Huda Haddad, Beyrouth	L. L. 64	33	—
PÉROU. — Plaisir de France S. A., Portal de Belen 158, Casilla 3069, Lima	Sols 400	210	—
PORTUGAL. — Livraria Bertrand, 73, rua Garrett, Lisboa	Esc. 520	270	—
SUISSE. — Délégué général aux abonnements et à la publicité : A. et G. de May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Téléphone : 28.96.08 C.C.P. 11-167-67. — M. Maillard, les Brenets C.C.P. IVB 1720	Fr. s. 75	40	Fr. s. 7.90
TURQUIE. — Librairie Cohen, 495 Istiklal Caddesi, Istanboul. - Librairie Hachette, 469 Istiklal Caddesi Istanboul	L. T. 64	33	—
URUGUAY. — Agence Ibana, Convención 1488, Montevideo (recom.)	Pesos 96	38	—

OJD DIFFUSION · PUBLICITÉ

ABONNEMENTS-POSTE

Depuis le 1er janvier 1954, des abonnements peuvent être souscrits auprès des Bureaux de Poste des pays ci-dessous mentionnés : ALLEMAGNE OCCIDENTALE, AUTRICHE, BELGIQUE, DANEMARK, FINLANDE, HONGRIE, ITALIE, LUXEMBOURG, NORVÈGE, PAYS-BAS, PORTUGAL, SUÈDE, SUISSE. Prière de bien vouloir se renseigner aux Bureaux Postaux de ces pays.

REVUE FRANÇAISE IMPRIMÉE EN FRANCE

Le Directeur-Gérant :
Olivier Quéant.

IMPRIMERIE ILLUSTRATION BOBIGNY 2015
Printed in France. — Dépôt légal 3e trimestre 1957.

Imprimeur n° 601.
Editeur n° 6.

EAU

LE GALION